

Les enquêtes de Maximime et Vincent

15 - Stéfane et ses nombreux talents



Jean-Charles Conus

Cette histoire est écrite selon la nouvelle graphie.
Elle est une pure fiction, et toute ressemblance
avec des faits réels ou ayant existé n'est
que pure coïncidence.

Dans les textes, il y a des fautes volontaires,
c'est ma signature. Je trouve que l'on ne respecte
pas assez les noms propres, aussi, j'ai décidé de
ne pas mettre d'apostrophe devant eux !

Les dialogues sont précédés de l'initiale
du prénom de la personne qui parle.

Jean-Charles Conus

Photo de couverture libre de droits : pixabay.com

... à la mémoire de Maurice Leblanc, auteur de Arsène Lupin.

septembre 2015

septembre 2019

juin 2021

Introduction

*Dernièrement, Maximine en a pris pour son grade,
et Vincent n'était pas de la partie.*

*Stéfane a perdu un être cher, et s'il voulait se ranger,
il a décidé de ne plus être gentil.*

Affaires à suivre, donc...

L'affaire Kesselbach

Tout commence dans un hôtel avec Monsieur Rudolf Kesselbach et son secrétaire: Charles. De retour de leur repas, Rudolf s'inquiète encore une fois comme quoi on avait encore pénétré dans la suite. Charles le rassure, mais Rudolf tient tête, et il téléphone à Monsieur Lenormand de la Police avec qui il avait eu un entretien hier. N'étant pas là, c'est Monsieur Grivel qui prend note de la requête.

Rudolf Kesselbach était de passage à Genève. Il est multimillionnaire. Il occupait depuis une semaine, au quatrième étage du Palace-Hôtel, la suite 415, composée de trois pièces. À côté, une même suite était retenue pour Madame Kesselbach qui devait quitter Monte-Carlo où elle se trouvait actuellement.

Maintenant, Rudolf se promenait d'un air soucieux. Il s'inquiétait de comprendre comment on aurait pu entrer autrement que par la porte. Les fenêtres ? Le balcon s'interrompait à droite; et à gauche, il était séparé des balcons de la rue de Judée par un mur. La suite n'avait aucune communication avec les pièces voisines. Seule la porte de la chambre de son secrétaire s'ouvrait sur la suite réservée à Madame et elle était verrouillée. Rudolf ne pouvait qu'affirmer que ses papiers ou des objets avaient été déplacés. Charles lui fait remarquer que Monsieur ne reste pas ici à ne rien faire, et qu'il est normal que les choses bougent. Rudolf accepte vaguement cette interprétation.

Quel risque court-on dans un hôtel, alors que l'on ne garde pas sur soi de valeur ni d'argent ?

Le travail sérieux a duré quelques minutes pendant lequel Rudolf examinait son courrier et indiquait à Charles les réponses qu'il fallait faire. Mais soudain, Rudolf tenait entre ses doigts une épingle noire recourbée en forme d'hameçon. Voilà bien une preuve que l'on était entré ! Charles le rassure, c'est son épingle à cravate qu'il a tordue machinalement alors qu'il lisait et qu'il a perdue.

Rudolf accepte cette entorse aux règles de conduite, cependant, il ne peut faire le rapprochement avec son inquiétude en rapport avec ses activités. N'est-il pas "le roi du diamant", comme on l'appelait, ou selon son autre surnom, "le Maître du Cap" ?

Il se sentait épié. Le téléphone sonne, Rudolf répond. Il va y avoir de la visite, deux messieurs. Rudolf donne ses ordres. Ces deux messieurs sont prioritaires avant la visite de la Police. Charles devra faire le guet.

Là, Rudolf tenait une petite pochette de maroquin noir. Il semblait hésiter, comme s'il ne savait qu'en faire. Enfin, il la glisse l'enveloppe dans son sac de voyage... et déclare de finir leur courrier... et il est surpris de voir une lettre de sa femme. Elle dit s'ennuyer et elle est contente d'être à Genève le lendemain. Rudolf paraissait tout joyeux, comme si le poids de ses affaires se trouvait subitement allégé, et qu'il ait été délivré de toute inquiétude. Et encore une sonnerie.

Les deux messieurs sont là. Rudolf demande à voir le Colonel en premier et en privé. Charles s'exécute.

Rudolf se dirige vers la fenêtre et admire la vue, la vie de la ville et devient distrait. Soudain, un reflet dans la vitre le fait revenir à la raison, il se retourne, un léger cri lui échappe. Un homme était là. Il ne le connaissait pas. Il recule d'un pas en demandant qui il est.

L'individu correctement habillé, plutôt élégant, noir de cheveux et de moustache se présente comme le Colonel, mais Rudolf réplique qu'il n'est pas celui qu'il connaît... et l'homme rétorque qu'il est qui il est et que l'important est qu'il soit là comme convenu.

Une peur croissante envahissait Rudolf Kesselbach. Qui était cet homme ? Que lui voulait-il ?

Il appelle Charles... qui ne répond pas. Le Colonel réproouve cette demande, mais Rudolf insiste et si le Colonel semble le retenir ici, il le laisse passer. Rudolf s'avance vers la porte, l'ouvre et, brusquement, surpris, il y avait un autre homme, pistolet au poing.

Il balbutie... Il avait aperçu Charles bâillonné et ficelé. Malgré sa nature inquiète, Rudolf recule vers le bahut et s'appuie contre le mur. Il cherchait le bouton de l'alarme qu'il trouve et le presse longuement... mais le Colonel lui dit que c'est inutile d'insister, car le système est coupé. Rudolf se retourne vivement, comme s'il voulait s'en rendre compte, mais, d'un geste rapide, il s'empare du sac de voyage, plonge la main, saisit un revolver, le braque sur l'homme et tire... mais aucune détonation ne s'est produite...

Là, le Colonel agrippe une chaise par le dossier, la fait tourner, s'assied à califourchon, puis en montrant le fauteuil à Monsieur Kesselbach, il l'invite à s'asseoir.

Toujours inquiet sur la nature de cet homme, il se rassurait peu à peu et commençait à croire que la situation pourrait se dénouer sans violence ni brutalité. Il sort de sa poche et exhibe un paquet respectable de billets...

Le Colonel le regarde d'un air ahuri, comme s'il avait de la peine à comprendre. Puis c'est l'homme au revolver qui s'avance... et tout en braquant son revolver de la main droite, Marco tend la main gauche, reçoit les billets et il se retire...

C: Cette question réglée, venons-en au but de ma visite.

Je veux deux choses. D'abord une petite enveloppe en maroquin noir, que vous portez généralement sur vous.

Ensuite, une cassette d'ébène qui, hier encore, se trouvait dans ce sac de voyage. Procédons par ordre.

L'enveloppe de maroquin...

R: Brulée !

C: Soit, nous verrons ça. Et la cassette d'ébène ?

R: Brulée !

C: Ah !, vous vous payez ma tête, mon brave homme !

...

Le Colonel s'approche rapidement et il lui tord le bras d'une façon implacable. Puis il demande à son associé de l'attacher. Avant même qu'il ait eu le temps de se mettre sur la défensive, Rudolf a été lié dans un jeu de cordes qui lui meurtrissaient les chairs dès qu'il voulait se débattre.

Marco le fouille... et il trouve une petite clé plate, nickelée, qui portait les numéros 16 et 9... mais pas d'enveloppe de maroquin. Conclusion: s'il n'y a rien ici, c'est que tout est dans le coffre. Le Colonel impose des réponses à Rudolf qui s'obstine toujours, et voilà que Marco lui présente son arme sur la tempe.

Le Colonel insiste à nouveau et après quelques hésitations, Rudolf balbutie le code. Tout de suite, le Colonel donne ses ordres à Marco pour aller visiter le coffre avec la clé et le code. Cependant, Marco s'inquiète pour le Colonel qui veut rester ici en bonne compagnie, et puis, au moins, ici, ils ne seront pas dérangés.

Il n'avait pas achevé ce mot que le carillon de la porte retentit. Le Colonel se presse vers Rudolf pour le rendre au silence et Marco le bâillonne, alors que Rudolf ricanaît. Le Colonel n'était pas très content...

Et on sonnait de nouveau. Le Colonel crie, comme s'il était, Monsieur Kesselbach, et il demande si Charles est encore là... Et le temps de mettre Rudolf dans la chambre et faire un brin de ménage, Charles, alias Marco, va ouvrir la porte d'entrée...

Un type était là et demandait Monsieur Kesselbach, car il avait rendez-vous. Charles s'en retourne au salon vers le Colonel...

CaM: Nous sommes fichus. C'est Grivel...

...

Le Colonel était comme pris de panique, mais il réfléchissait, et c'est Marco qui s'est pris une voix pour annoncer qu'il (Rudolf) était désolé, qu'il avait beaucoup à faire et qu'il demandait un rendez-vous au lendemain matin. Après quelques secondes, le Colonel le remercie tout bas et l'invite à retourner à la porte, ce qu'il fait. Marco rend la même réponse au visiteur.

Il y a eu un autre silence. Grivel semblait surpris et vaguement inquiet. Au fond de sa poche, son poing se crispait. Résigné, il remet son chapeau, il s'éloigne.

Puis Marco, après avoir fermé la porte, retourne au salon, et il éclate de rire... content d'avoir roulé ce visiteur, mais le Colonel lui demande de le filer immédiatement. Marco s'en va rapidement.

Alors le Colonel se sert un grand verre d'eau qu'il avale d'un trait, mouille son mouchoir, essuie son front, puis s'assied auprès de son prisonnier...

C: Il faut pourtant bien, Monsieur Kesselbach, que j'aie l'honneur de me présenter... Stéphane Dafflon, gentleman et cambrioleur...

...

Le nom du célèbre aventurier semblait faire sur Monsieur Kesselbach la meilleure impression. Stéphane n'a pas manqué de le remarquer... et il lui enlève son bâillon, sans doute par respect. Alors, Stéphane lui raconte gentiment, et en le tutoyant, comme toujours, l'arrivée de Monsieur Kesselbach à Genève, sa relation avec Monsieur Barbarin, dit le Colonel, donc lui en ce moment, alors qu'il a, par un employé modèle, obtenu tous les renseignements sur sa personne, puis après plusieurs visites, il n'a pas trouvé ce qu'il souhaitait.

Puis il baisse la voix, et, les yeux dans les yeux de son prisonnier, scrutant son regard, cherchant sa pensée obscure, il ajoute qu'il devait être en relation avec un certain Pierre Leduc qu'il décrit. Rudolf ne connaît pas cet homme.

Savait-il ou ne savait-il pas ? Peu important. L'essentiel, c'est qu'il était décidé à ne pas parler... et nier toutes les affirmations de Stéphane qui commençait à bouillonner.

Évidemment, l'idée de la torture le poursuit, et là, rapport au coffre, Rudolf confirme que la cassette contient les deux-cents plus beaux diamants de sa collection particulière...

En effet, c'est une fortune... et ça le fait sourire... mais pour Rudolf, c'est une bagatelle... et son secret vaut mieux que ça...

Il prend un nouveau cigare, allume une allumette qu'il laisse éteindre machinalement et reste quelque temps pensif, immobile. Les minutes passaient. Puis, il se met à rire... car il ose penser que Marco ne trouve pas le coffre ou qu'il soit vide, et s'il y a des diamants, c'est déjà ça, mais c'est surtout l'enveloppe de maroquin qui l'intéresse... Stéphane consulte sa montre... les minutes s'écoulent...

Et un peu après, le téléphone de Stéphane sonne. Il s'en empare vivement... converse avec Marco sur ce qu'il a trouvé, soit une cassette et des diamants, et rien d'autre...

Stéphane réfléchit... il se retourne... demande à Rudolf s'il est prêt à lui racheter ses diamants... et Rudolf lui fait une offre, mais la cassette l'intrigue et Rudolf fait une grise mine, et là, Stéphane préfère tout prendre en lui promettant de rendre la cassette.

Stéphane ordonne à Marco... et demande d'ausculter la cassette. Rudolf a une grimace de dégoût.

Tout est donc là. Stéphane propose une auscultation minutieuse, donne quelques possibilités selon les réflexions de Marco... il y aurait une cachette... et voilà que Rudolf s'insurge à nouveau, Stéphane doit le maîtriser, il touche au but, demande de casser le miroir... où Marco découvre une lettre.

Rudolf ne tient plus en place, mais Stéphane à de la poigne et il demande à Marco de lire la lettre. Sur l'enveloppe pour commencer: " lettre contenue dans la pochette de maroquin noir ". Et la lettre... contenait le signalement de Pierre Leduc et, en majuscule, les lettres APOON.

Stéphane donne ses ordres, puis il va voir Charles qui était resté sage et revient vers Rudolf avec une expression résolue de celui qui veut des réponses. Et Rudolf ne sait toujours rien, ni ce que signifie Apoon...

Stéphane avait une envie de... mais il se maîtrise toujours et fait une proposition à ce gros monsieur riche et menteur, d'autant qu'il vole en bourse et que sur l'affaire de ce niais de Barbarin, il ne s'en sortira pas.

Rudolf ne répond pas. Stéphane reprend, plus nerveux encore... en lui disant que dans les deux jours, il retrouvera Pierre Leduc, et il lui redemande qui il est, car tout est là, aussi... mais Rudolf s'échine à rester dans son silence et sa négation.

Alors, Stéphane lui donne un dernier ultimatum de huit minutes.

...

Le lendemain matin, à l'heure exacte qui lui avait été fixée, l'agent Grivel se présente au Palace-Hôtel, à la suite 415... mais personne ne lui répond. Un employé passe, il ne les avait pas vus depuis hier.

Grivel était embarrassé. Il était venu avec des ordres formels, une mission précise, et en dehors de ces limites, il ne savait trop comment agir.

Alors, en montrant sa carte à toutes les personnes, il demande s'ils n'ont pas vu les Kesselbach ou l'homme qui était allé le voir hier après-midi.

Enfin, à la réception, on lui dit que...

" Les personnes du 415 sont de sortie. Monsieur Kesselbach couchera ce soir à Zurich, à l'hôtel Spitz, où on peut lui envoyer du courrier. "

L'agent Grivel était inquiet. Tout cela lui paraissait assez bizarre. Il demande la clé, mais Monsieur Kesselbach avait fait faire des clés spéciales.

À nouveau devant la porte 415, il tente encore quelque chose en vain. Appuyé contre la porte, il lui semble entendre... des gémissements. Il frappe encore la porte qui résiste. L'employé est de retour. Grivel demande à faire venir un serrurier. Une autre personne de l'hôtel arrive et constate les mêmes bruits, et propose se passer par la suite voisine, réservée à Madame Kesselbach et qui communique. Grivel veut l'aval de son chef. Il s'éloigne pour plus d'intimité. Le normand est d'accord. Grivel revient vers les employés. La porte voisine est ouverte. Reste la porte de communication qui cède.

Aussitôt, Grivel court à l'endroit d'où venaient les plaintes, et il se heurte au corps du secrétaire Charles. On le délivre. Grivel s'inquiète. Charles s'inquiète aussi pour son patron. Au salon, Monsieur Kesselbach était assis et attaché au dossier du fauteuil, près de la table. Sa tête était inclinée. Il semblait évanoui.

Rapidement, il coupe les cordes et le corps s'écroule en avant. Grivel l'empoigne et recule en poussant un cri d'effroi... car Monsieur Kesselbach était mort.

Soucieux, on étend le cadavre sur le canapé, et sur la chemise blanche, des taches rouges apparaissent, et, dès qu'on l'a écartée, on s'aperçoit d'une petite fente d'où avait coulé un mince filet de sang.

Et sur la chemise était épinglée une carte.

C'était la carte de Stéphane Dafflon, toute sanglante, aussi. Alors Grivel se redresse, autoritaire et brusque, demande à ce que tout le monde sorte, que personne n'entre ici sans autorisation, que l'on ne touche à rien.

Stéphane Dafflon ! L'agent Grivel répétait ces deux mots fatidiques d'un air absolument pétrifié. Debout près du cadavre, il demeurait abasourdi, tournant et retournant la carte avec de la crainte. Il ne pouvait plus rien faire sans en avoir l'ordre de ses supérieurs, Il n'arrivait même plus à réfléchir adroitement. Il n'avait qu'une obsession, celle de n'avoir pas la force pour s'attaquer seul à ce brigand de Stéphane Dafflon !

Après bien des minutes, l'agent sursaute en ayant vu arriver son chef, et bien content qu'il soit là.

Grivel lui raconte l'aventure et tout ce qu'il avait vu et tout ce qu'il avait appris, et quand il exhibe la carte de Dafflon, Lenormand tressaille.

Oui, Stéphane Dafflon était de retour... de retour, oui, car cela faisait plusieurs années que l'on n'avait pas entendu de ses nouvelles.

Et comme les informations données ne suffisaient pas, Lenormand ordonne de chercher, comme à un chien. Pire encore, il désigne même les endroits et les choses où regarder. Grivel s'exécute.

Il n'y avait rien, rien qui puisse accuser Dafflon, mis à part cette carte, mais n'importe qui a pu la mettre, et en plus, Grivel l'ayant si souvent triturée qu'il n'y avait plus qu'une série d'empreintes, les siennes.

Serait-ce le premier crime de Dafflon ?

C'était plausible. Toutefois, Monsieur Kesselbach était attaché et il ne pouvait pas se défendre. Lenormand a vérifié les fenêtres et les portes. Au salon, le médecin légiste était arrivé. Il constate la mort et quant à la blessure, seule une autopsie peut dire ce qu'il en est, mais pas sur l'auteur ni l'heure, mais elle peut être estimée à une douzaine d'heures. De plus, on avait essuyé l'instrument avec le mouchoir de la victime.

Charles était déjà remis de ses épreuves. Il pouvait exposer les événements de la veille, les inquiétudes de Monsieur Kesselbach, la visite annoncée du soi-disant Colonel, puis racontait l'agression dont ils avaient été les victimes. Le Colonel avait donc un complice: Marco.

Ensuite, après le départ du Colonel... comme le soir est venu, Charles s'est endormi et il n'a rien aperçu.

Monsieur Lenormand s'inquiète quant aux traces d'effraction... mais il n'y en a aucune. Charles poursuit avec le traintrain de Kesselbach, des journées ordinaires, mais l'avant-veille, ils étaient allés louer un coffre à la banque voisine et emprunter une petite somme d'argent... qui est introuvable.

Charles ajoute que Monsieur Kesselbach était très inquiet depuis quelques jours, il semblait tenir à une cassette d'ébène qui est au coffre, et une petite enveloppe de maroquin noir.

Elle devait être dans le petit sac de voyage de Monsieur... et elle ne s'y trouvait pas. Lenormand ne pouvait que constater que Dafflon était le voleur... mais pourquoi a-t-il tué ?, lui qui ne tue jamais !, de plus, Kesselbach était ligoté. Quelque chose ne collait pas avec les antécédents.

Les investigations se sont ensuite poursuivies et c'est la suite de Madame Kesselbach qui est passée au peigne fin. Au final, en regardant amèrement Charles, Lenormand demande qui entretient les appartements ?

Charles répond qu'il a bien assez à faire avec Monsieur et qu'il y a le concierge qui fait sa ronde et vient faire le ménage. On le fait appeler. Gustave Beudot répond que la veille, il avait fermé les fenêtres des cinq chambres à 18 heures, qu'il n'a rien remarqué, et que ce matin, pareil à 8 heures. Il n'avait rien remarqué de particulier... sauf qu'il fait le ménage dans d'autres suites, et dans la 420, il a trouvé un étui à cigarettes aux deux initiales en or L et M.

Lenorinand lui demande à voir. Gustave s'en va le chercher dans sa chambre. Lenorinand examinait encore le tapis, les meubles, les rideaux. Il demande alors quel était le lien entre la suite de Kesselbach et la 420 séparées de cinq portes fermées. Du temps passe, et Gustave ne revenait pas. Lenorinand s'inquiète. Le directeur de l'hôtel indique sa chambre, en fait au sixième, juste en dessus. Lenorinand fait envoyer... et c'est le directeur et Charles qui s'en vont... et le directeur revient quelques minutes après, seul, essoufflé, bouleversé. Il annonce que Gustave avait été assassiné.

Tout de suite, Grivel ordonne qu'on ferme les portes de l'hôtel... que l'on veille aux issues... puis ils s'en vont à la chambre de Gustave Beudot... mais là, Lenorinand se baisse et ramasse une toute petite rondelle de papier sur laquelle le chiffre 813 était bordé de bleu. À tout hasard, il la met dans son portefeuille et rejoint les autres personnes.

Au sixième... le médecin pouvait constater la même blessure, mais dans le dos. Gustave avait été surpris à genoux devant son lit, et cherchant sous son matelas l'étui à cigarettes qu'il y avait caché.... mais on ne trouvait pas l'étui. Il fallait que cet objet soit bien compromettant.

Qui était donc L M ?

Charles semblait savoir, mais où est-il ?

Il n'était pas là. Il était resté près de Gustave quand le directeur est redescendu. Il était donc parti.

Lenormand semblait très agité. Il allait et venait, et soudain, il est parti en courant, dégringolant les six étages, suivi de loin par les autres personnes.

En bas, Lenormand retrouvait Grivel qui lui assure que personne n'était sorti. Dans le vaste hall de l'hôtel, la foule des voyageurs se pressait avec inquiétude, commentant les versions plus ou moins exactes qui lui parvenaient sur le crime étrange. Tous les employés, convoqués par téléphone, arrivaient un à un.

Lenormand les interrogeait aussitôt. Aucun d'eux n'a pu donner le moindre renseignement, sauf la concierge du cinquième qui avait croisé deux messieurs qui descendaient l'escalier de service. Ils se tenaient par la main.

Le premier était mince et blond vêtu de noir; l'autre était bien rasé et vêtu de vêtements à carreaux. Le signalement se rapportait de toute évidence à Charles. La femme ajoute qu'il avait un air de fou.

L'affirmation de Grivel ne suffit pas à Monsieur Lenormand. Il questionnait tour à tour les grooins qui stationnaient aux deux portes. Lenormand demande des renforts et il fait cerner l'hôtel et veut le faire fouiller. Le directeur s'indigne, mais Lenormand se fiche bien des clients, il ne veut qu'un seul homme, car il est certain que l'assassin se trouve encore dans l'hôtel.

Les renforts ne tardent pas, même peu nombreux, ils entreprennent la fouille des chambres. Lenormand poursuit sa quête et demande la liste des clients susceptibles d'avoir un L et un M. Le directeur était un peu fâché, de même que certains clients, et Lenormand s'en fichait toujours.

Sur le coup de midi, l'enquête en était au même point. Lenorinand montait et descendait les étages, visitait les chambres. Puis on l'avertit que Madame Kesselbach venait d'arriver avec sa demoiselle de compagnie. Le directeur avait accepté la tâche de lui apprendre la mort de son mari.

Lenorinand l'a trouvée dans un des salons, terrassée, sans larmes, le visage tordu de douleur et le corps tout tremblant, comme agitée par des frissons. Dolorès était une femme assez grande, brune. Lenorinand se présente. Elle le regarde sans répondre, puis, tout à coup, elle s'est mise à pleurer abondamment et elle a demandé qu'on la conduise auprès de son mari.

Dans le hall, Lenorinand croise Grivel, qui le cherchait, et qui lui tendait un chapeau trouvé dans l'escalier de service, au second. Il leur restait le premier étage à visiter en détail, sinon rien.

Lenorinand remonte. Au premier étage, il rencontre deux agents qui sortaient d'une chambre. Le couloir était désert. Le personnel de l'hôtel n'osait s'y aventurer, et certains pensionnaires s'étaient enfermés à double tour dans leurs chambres.

Plus loin, Monsieur Lenorinand aperçoit un autre groupe d'agents qui visitaient l'office et, soudain, il a entendu ceux-là qui poussaient des exclamations, et ils ont disparu en courant. Ils s'étaient arrêtés au milieu du couloir. À leurs pieds gisait un corps. Lenorinand se penche et saisit entre ses mains la tête inerte... c'était Charles.

Il l'examine. Un foulard lui serrait le cou.

Des taches rouges sont apparues. Cette fois encore, c'était la même petite blessure, nette, franche, impitoyable. Tout de suite prévenu, le médecin accourt... mais c'est bien trop tard pour le sauver. Le meurtre a dû être commis presque aussitôt après l'autre, dès le moment où les deux hommes sont arrivés ici par l'escalier de service.

Il demande au directeur de faire ouvrir toutes les chambres de ce couloir. Ces perquisitions et interrogatoires ne donnaient aucun résultat. On n'avait rien entendu provenant du couloir. Il n'y avait aucune trace de sang. Tout cela était vraiment bizarre... Lenormand comprenait de moins en moins. Un peu après, Grivel arrive en courant. On avait trouvé un paquet ficelé dans le bureau de l'hôtel sur une chaise...

Il y avait un pantalon et une veste noire, que l'on avait empilés hâtivement. Entredeux, une serviette toute tachée de sang, et que l'on avait plongée dans l'eau, et elle contenait un stylet d'acier, au manche incrusté d'or. Le stylet appartenait à Monsieur Kesselbach.

L'auteur du triple assassinat était dans l'hôtel, dans une des chambres, ou plutôt, mêlé aux voyageurs qui sont dans le hall ou dans les salons. Lenormand souhaite étudier de près la liste des clients. Au bureau, il trouve quelques lettres à l'attention de Monsieur Kesselbach. Il y avait aussi un colis. Comme le papier qui l'entourait était en partie déchiré, Monsieur Lenormand put voir une cassette d'ébène sur laquelle était gravé le nom de Rudolf Kesselbach. Il l'ouvre. Outre les débris d'une glace dont on voyait encore l'emplacement à l'intérieur du couvercle, la cassette contenait la carte de Stéphane Dafflon.

Mais un détail semble le frapper... à l'extérieur, sous la boîte, il y avait une petite étiquette bordée de bleu, pareille à l'étiquette ramassée dans la chambre du quatrième étage où l'on avait trouvé l'étui à cigarettes, et cette étiquette portait également le chiffre 813.

...

Au lendemain, un point de la situation est fait dans le bureau du principal de la grande Police. Tous les intervenants sont ici. Le directeur a son point de vue sur l'affaire. Il a d'ailleurs demandé conseil à l'éminent Maximine Delaroché à Berne. Pour eux, il n'y a pas de doute, Stéphane Dafflon est coupable.

Cela faisait quatre ans que l'on n'avait plus entendu parler de lui et on le croyait mort ou qu'il avait quitté le pays après l'affaire du château de l'aiguille.

Et voilà qu'il surgissait de nouveau ! Stéphane Dafflon, le fantaisiste, l'intangible, le déconcertant, l'audacieux, le génial était de retour. Mais cette fois, il avait tué !

Lenormand n'était pas de cet avis. Ça tombe bien, car le directeur pense que l'enquête a été bâclée. Lenormand s'insurge et si tel est le cas, il préfère quitter la Police. Lenormand reste sur le fait qu'il n'a jamais tué, et le voilà qu'il en supprime trois coup sur coup...

Non, ce n'était pas réaliste, d'autant que le premier était sans défense. La carte de visite ne prouve rien, et d'ailleurs, il n'y en avait pas sur les autres victimes. Rien ne prouve que l'étui à cigarettes lui appartient.

Le directeur peut accepter ces faits s'il trouve le scénario de la journée. Lenormand explique... les vêtements noirs n'étaient évidemment ceux du meurtrier, puisque plusieurs personnes l'ont vu. Quant au scénario, le mardi, un individu a fait irruption chez Kesselbach, vers 14 heures de l'après-midi... et on l'interrompt déjà puisque l'on sait que Kesselbach était à la banque à 15 heures... et Lenormand continue en disant qu'aidé d'un complice, un nommé Marco, Dafflon a ligoté Monsieur Kesselbach, l'a dépouillé de tout l'argent liquide qu'il avait sur lui, et l'a contraint à révéler le chiffre de son coffre du Crédit Suisse.

Aussitôt le secret connu, Marco est parti. Il a rejoint un deuxième complice, lequel, profitant d'une certaine ressemblance avec Monsieur Kesselbach est entré dans la banque, imitant sa signature, vide le coffre et s'en va. Toutefois, Dafflon convoitait davantage. Il voulait, ou bien l'enveloppe en maroquin qui se trouvait dans le sac de voyage, ou bien la cassette en ébène qui se trouvait dans le coffre. Cette cassette, il l'a eue, puisqu'il l'a renvoyée vide. Donc, aujourd'hui, il connaît, ou il est en voie de connaître le fameux projet que formait Monsieur Kesselbach et dont il entretenait son secrétaire quelques instants avant sa mort.

Ce projet, seul le directeur de l'agence, Barbarin, lui a dit que Kesselbach recherchait un individu nommé Pierre Leduc. Pour quelle raison, quels liens, ça, il ne saurait le dire. Le directeur conclut que dans ce cas, le rôle de Dafflon est fini. Monsieur Kesselbach est ligoté, dépouillé, mais vivant ! Que s'est-il donc passé jusqu'au moment où on le retrouve mort ?

Lenormand pense qu'il ne s'est rien passé jusqu'à la nuit, mais au cours de la nuit. Quelqu'un est entré... par la suite 420, et cet individu possédait les clés, ou alors, il est passé par les balcons puisque c'est le même pour tout l'étage de la rue de Judée. Franchir le mur n'est pas un problème pour un homme agile... il y a relevé les traces.

Le directeur fait remarquer que toutes les fenêtres étaient fermées.

Oui, sauf une, celle du secrétaire Charles.

Lenormand avait de quoi convaincre, mais alors, la grande question est de savoir qui il est, et pourquoi tuer toutes ces personnes ?

Lenormand n'avait pas de réponse, mais en toute logique, il cherchait la même chose que Dafflon et il ne s'est pas arrêté aux questions, lui, et il n'a pas hésité... à utiliser ce qu'il avait sous la main: le stylet et la carte de visite de Dafflon. Soit, admet le directeur.

Lenormand poursuit avec un hasard défavorable.

L'assassin a perdu dans la chambre 420 son étui à cigarettes, et si Gustave Beudot ne l'y avait ramassé.... dès lors, se sachant découvert ou sur le point de l'être... puisqu'il était dans l'hôtel et qu'il a eu vent de l'état de l'enquête, quand Beudot est monté, l'individu l'a suivi et frappé.

Puis, ne voyant pas revenir Beudot, Charles, curieux d'examiner lui-même cet étui à cigarettes, part avec le directeur de l'hôtel. Surpris par le meurtrier, il est entraîné, conduit dans une des chambres, et, à son tour, assassiné.

Tout cela tenait la route, en effet. Un dernier détail au dossier, les étiquettes rondes. Lenormand n'a pas de réponse, il ne sait pas ce que cela peut être, et selon lui, seul le chiffre est important. Tout ça, c'est bien joli, mais finalement, on en est au même point: on n'a pas l'assassin.

Arrêter Stéphane Dafflon était illusoire. Il reste alors les complices: Marco, et celui qui est allé à la banque, mais c'est sans doute le même problème. Pour calmer les attentes des journalistes, le plus simple était d'arrêter un quidam. N'importe qui pouvait faire l'affaire du moment qu'il ressemblait pour peu à ce que l'on sait de ce Stéphane Dafflon. Ainsi, Lenormand pose la main sur l'épaule de Auguste Boiron, auxiliaire de sûreté qui était présent. Depuis le début de la scène, Auguste n'avait pas bougé et semblait ne rien comprendre à ce qui se passait. Sa bonne figure de subalterne loyal et fidèle avait un air absolument ahuri.

Lenormand lui demande ce qu'il a fait mardi. Il n'avait rien fait, mais Lenormand insiste puisque c'était son jour de congé, et il lui colle toute l'aventure sur le paletot. Auguste était livide, il ne comprenait pas... et il en rajoute une couche avec un papier trouvé où figure le nom de Rudolf Kesselbach. Là, un coup de poing en pleine poitrine fait chanceler Lenormand. D'un bond, Auguste est devant la fenêtre ouverte, l'enjambe et saute dans la cour d'honneur. Tous sont ahuris. Le directeur crie au secours, mais Lenormand avait prévu cette éventualité.

Un peu après, Grivel faisait son entrée en tenant par le collet le sieur Auguste... et Lenormand ordonne sa mise au fer, du moins, en cellule.

De l'idée que cet Auguste soit un des complices de Dafflon lui semblait la plus charmante et la plus ironique de l'aventure. Lenormand expose le solde de ses constatations. Une lutte entre lui et ce Dafflon allait surement commencer. Le lendemain matin, le journal 24 heures publiait cette missive :

Lettre ouverte à Monsieur Lenormand.

Tous mes compliments, cher Monsieur et ami, pour l'arrestation de Jérôme. C'a été de la bonne besogne, bien faite et digne de vous. Toutes mes félicitations également pour la façon ingénieuse avec laquelle vous avez prouvé au directeur que je n'étais pas l'assassin de Monsieur Kesselbach. Votre démonstration a été claire, logique, irréfutable, et, qui plus est, véridique. Comme vous le savez, je ne tue pas. Merci de l'avoir établi en cette occasion. L'estime de mes contemporains et la vôtre, cher Monsieur et ami, me sont indispensables. En revanche, permettez-moi de vous assister dans la poursuite du monstrueux assassin et de vous donner un coup d'épaule dans l'affaire. Affaire très intéressante, vous pouvez m'en croire, si intéressante et si digne de mon attention. Me voici votre collaborateur. Soyez sûr, cher Monsieur et ami, que je m'en félicite, et que j'apprécie à son juste prix cette faveur de la destinée.

Stéphane Dafflon

PS. : un mot encore pour lequel je ne doute pas que vous m'approuviez. Comme il est inconvenant qu'un gentleman, qui eut le glorieux privilège de combattre sous ma bannière, pourrisse sur la paille humide de vos prisons, je crois devoir loyalement vous prévenir que, dans cinq semaines, vendredi le 31 mai, je mettrai en liberté le sieur Jérôme.

À Berne... Maximine Delaroche a avalé de travers son café en lisant cette nouvelle. Le grand Stéphane était de retour scène, et à Genève.

Quelque temps plus tard, les journaux publiaient une information que seules les personnes huppées pouvaient avoir comme intérêt. Le Prince Serrine s'était établi à Genève, à la rue Jean-Simonet. Il avait la trentaine. Il avait son monde, tous à ses ordres.

Sur une autre page, à la rubrique mortuaire, on pouvait lire qu'un certain Pierre Leduc était décédé. Forcément, on ne disait pas tout.

...

Ce jour-là, Madame Kesselbach et sa nouvelle amie, Madame Erneumont, sont allées en balade dans le jardin. Il faut savoir que Madame Kesselbach, suite à la perte de son mari, s'est pour ainsi dire réfugiée dans la maison de retraite du Grand-Saconnex. Pas loin de là, Madame Erneumont était maîtresse dans une école spécialisée pour les enfants handicapés. Elles s'étaient rencontrées ici à la maison de retraite, car Madame Erneumont venait de temps à autre faire soigner un ou une de ses élèves.

Au centre du jardin entièrement verdoyant, et quelque peu arborisé, un monticule permettait une vision intéressante des alentours. Le monticule était entouré d'un chemin bordé de quelques arbres où l'on pouvait se reposer. Une balade n'était pas inintéressante, mais elle pouvait être lassante après plusieurs jours. Ce matin, vers la grosse zone d'arbres, elles sont subitement abordées par trois hommes qui se jetèrent sur elles. C'est la panique totale, pensez donc.

Tout aussi rapidement, un autre homme élégant s'approche et fait fuir les trois malhonnêtes en leur aboyant des noms d'oiseaux. La plus jeune des dames était outrée par ce spectacle alors que l'autre, bien plus âgée était tombée à terre et avait perdu connaissance. La jeune dame le supplie de plutôt s'occuper de son amie malade. Il revient en s'enquiert de la santé de ces dames. Il est rassuré pour l'une et inquiet pour l'autre. Il sort de sa poche un flacon qu'il tente de faire respirer à la dame âgée.

Alors qu'elle recouvre ses esprits, la jeune dame lui offre une pastille qui va lui redonner le tonus. Ainsi, Madame Kesselbach se remettait peu à peu. Étonnée d'abord, elle remercie son sauveur. L'homme s'incline et se présente: Prince Serrine.

Elle ne sait comment lui exprimer sa reconnaissance. Il lui propose son bras... et quelques minutes après, Madame Kesselbach entrait à la maison de retraite. Elle remerciait à nouveau son sauveur et elle réclame surtout de ne pas parler de cette agression. Elle ne voulait pas d'une nouvelle enquête, souffrant encore de celle de son mari.

Le prince n'a pas insisté et il leur demande juste d'avoir des nouvelles. Madame Kesselbach est d'accord, et là, elle embrasse son amie et s'en va. Le prince raccompagne la jeune dame, car on ne sait jamais. Ils quittent la maison de retraite, traversent l'avenue Tremblay pour prendre l'avenue de Riart-Parc et ils se dirigent vers l'école où elle loge.

Une vieille dame les accueille dans le passage.

La jeune dame s'est jetée dans les bras d'une vieille femme qui la couvre de baisers. Elle était en retard.

Forcément, sa grand-maman était inquiète. La jeune dame que l'on va appeler demoiselle, désormais, lui présente le Prince Serrine. Elle avait à faire avec ses élèves et elle est partie. La vieille dame prie le prince de la suivre, ce qu'il fait. À la maison, le prince lui demande comment elle va... sur un ton et une voix très amicale. Elle demeure stupide, les yeux hagards, la bouche ouverte. Le prince l'embrasse en riant. Elle bredouille... et commence à comprendre... Le prince n'était autre que son ancien protégé devenu très grand: Raoul Petit, dit Stéphane Dafflon.

Raoul, ou Stéphane, confirme et il la remercie d'être là dans cette école... pour ces pauvres enfants. Elle était somme toute rassurée, car elle avait bien lu l'arrivée du Prince dans le journal, mais ne pensait pas revoir... Raoul. C'est grâce à lui si cette école existe. Victorine n'est pas idiote, elle a bien compris la situation... après 4 ans de diète, il est de retour... du mauvais côté.

Stéphane lui dit qu'après avoir gagné sa bienaimée, il voulait se retirer, mais il l'a perdue et il devait se faire oublier un moment pour mieux rebondir.

Mais alors, Camélia ?

Oui, bien sûr, il y a Camélia.

Ne changera-t-il donc jamais ?

Elle se mit à pleurer, et tout de suite, croisant ses mains devant Stéphane, elle le prie de les laisser tranquilles, car avec le temps Geneviève a pris sa place dans son cœur. Stéphane devait pourtant lui parler, car il avait un secret très grave, très étonnant.

Un peu après, Mademoiselle Geneviève est de retour, étonnée de voir sa grand-mère et le prince encore ici. Sernine lui dit simplement qu'ils causaient... d'elle... et de son enfance... à Aspremont, près de Nice... où habitait une maison toute blanche... jusqu'à ses sept ans. Elle se souvient du jardin et du champ d'oliviers où il faisait bon s'asseoir les jours d'été.

De sept à quatorze ans, elle était dans une famille d'accueil en Vendée, en France. Victorine pressentait alors une révélation, le secret, mais Stéphane n'en a pas fait acte, prétextant un souvenir, une confusion et il s'en excuse. Geneviève le remercie de sa présence, elle est fatiguée, elle se retire. Après un moment, Victorine fait la remarque du silence de Stéphane. Il s'excuse, il n'a pas pu. Victorine semble pourtant avoir compris.... c'était lui qui l'avait sauvée deux fois... et elle lui rappelle qu'elle et Geneviève n'ont pas besoin d'une vie autre que celle qu'elles ont.

Après un silence, Stéphane fait un baiser sur le front de la vieille, et il s'en va. Il était tout heureux. Au bord de l'avenue Tremblay, une voiture l'attendait. Il monte et ordonne au conducteur de partir.

...

Le 31 mai, au matin, tous les journaux rappelaient que Stéphane Dafflon, dans une lettre écrite à Monsieur Lenorrand, avait annoncé pour cette date l'évasion de l'agent Jérôme.

Depuis, on n'avait absolument rien découvert.

On avait trois indices: l'étui à cigarettes, les lettres L et M, le paquet de vêtements oublié dans le bureau de l'hôtel. On soupçonne maintenant un des voyageurs qui logeaient au premier étage, et dont la disparition semble suspecte. Le drame est aussi mystérieux qu'à la première heure, les ténèbres aussi épaisses.

Pour compléter ce tableau, il y avait toujours un désaccord entre le directeur de la Police et Monsieur Lenormand. L'affaire Kesselbach était maintenant sous la direction de Monsieur Weber.

Au grand étonnement de tous, l'évasion annoncée n'a pas eu lieu. C'était donc l'échec.

Mais le lendemain, le samedi, un bruit incroyable s'est répandu dans tous les bureaux: l'agent Jérôme avait disparu. Était-ce possible ?

C'est dans l'édition du 24 heures du lundi que Stéphane Dafflon s'excusait d'avoir été trop occupé le vendredi pour avoir opéré le samedi.

À huit heures, Monsieur Lenormand recevait un appel téléphonique, le directeur le convoquait séance tenante.

Dans son bureau, Lenormand expose la probable évasion, non pas à la prison, mais dans les locaux du Palais de justice... et comment ?

Simplement à l'aide de complices... car il faut bien admettre que Monsieur Dafflon a le bras long.

De plus, Lenormand soupçonne sa présence ici en ville à la rue Jean-Simonet, sous un faux nom, cela va de soi.

Le directeur s'insurge, pourquoi ne pas débarquer et l'arrêter ? Lenormand lui répond simplement que le prince n'y est plus, il serait parti à l'étranger.

Sa surveillance obstinée a démontré autre chose...

la découverte de Pierre Leduc.

N'était-il pas mort ?

Lenormand pense qu'il a dû le faire disparaître à cause de l'affaire Kesselbach... et d'après lui, il est au centre de l'affaire... et s'il l'attrape, il attrapera aussi Dafflon puisqu'il poursuit le même but. Le directeur est satisfait, mais il reste un élément...

En effet, Lenormand lui indique qu'il est arrivé hier à l'adresse de Monsieur Rudolf Kesselbach, et c'est une lettre qu'il a interceptée... et que voici...

Elle était timbrée du Cap... Un dénommé Steinberg souhaite avoir des nouvelles de Kesselbach. Lenormand avait donc pris les devants pour enquêter pour dénicher ce type ainsi que Pierre Leduc. Le directeur conclut que sa mise à pied n'est plus valable, et il le félicite.

Ainsi, vers 23 heures, Lenormand rejoint Grivel aux alentours de la clinique de Joli-Mont.

Il lui fait son rapport sur la vacation du dénommé Pierre Leduc. Deux visites: le Prince Sernine avec qui ils ne conversent guère, et Mademoiselle Erneumont avec qui il s'entend très bien. Autrement, sa santé va bien mieux. La surveillance a repris.

Bien plus tard dans la nuit, un événement est survenu. Deux hommes se sont introduits, un petit et un grand. Lenormand s'est attiré le petit qui a pu entrer chez Leduc.

Entretiens, le grand avait maîtrisé les hommes de garde, y compris Grivel. Lenorinand pense que le petit devait être un ado agile et de loin, il a pu voir qu'il portait une arme blanche, mais il ne l'a pas utilisée. Il a simplement comme vérifié que Pierre Leduc était bien lui, sa cicatrice au visage et le doigt de sa main. Lenorinand s'est précipité pour le happer, mais le gamin a été comme une anguille, et en plus, il lui a laissé un souvenir, une blessure.

Vers Grivel qui avait repris ses esprits, il demande ce qui s'est passé. Grivel n'a rien eu le temps de voir, si ce n'est deux types, un grand et un petit... le grand l'a mis ko avant qu'il puisse agir. Quant à les reconnaître... il pense que ce sont les Anglais de l'hôtel. Il ne reste qu'eux comme coupables. C'était aussi l'avis du Prince Serrine.

Lenorinand a fouillé partout pour ne rien trouver pendant que ses gars se remettaient de leur nuit.

Le lendemain... l'Allemand Steinberg arrivait en train à Genève. Un agent l'a intercepté pour l'inviter à le suivre au poste de Police. Dans le même temps, la garde vers l'école de Riant-Parc annonçait une visite... un type à la ressemblance de l'Anglais.

Lenorinand a quitté son bureau en coup de vent. Il a remis à plus tard le rendez-vous avec Steinberg. Arrivé sur place, à l'école, le type avait emmené mademoiselle. Trop tard, mais son collègue est parti à sa poursuite. Tout de suite, eux repartent par l'avenue du Mervelet, puis ils prennent le chemin des Grêts.

Au bout du parc de la maison de retraite, ils avaient pris à droite, ne pouvant aller plus loin à cause du chantier.

Lenormand et Grivel se parquent là, puis prennent en chasse le duo qui est parti dans le parc en contrebass.

Au passage d'un bosquet, ils se font avoir par un type.

Il y a eu de la confusion et l'Anglais a pu s'en échapper.

Après du type et de mademoiselle, Lenormand et Grivel se présentent. Elle se porte bien. Le type en a eu pour sa frayeur. Quant à l'Anglais...

Mademoiselle Erneimont leur dit qu'il est Espagnol, du nom de Julian Ribeiro, et qu'il était intéressé par l'école...

mais quant à cette aventure... elle ne comprend pas.

Elle l'avait rencontré il y a une quinzaine de jours en lui proposant une subvention. Lenormand s'étonne, car il sait que le Prince Serrine est de bien meilleur conseil et plus à même de l'aider financièrement. C'est vrai, et elle ajoute qu'il est en voyage en ce moment. Tout s'explique !

Ils ramènent donc Mademoiselle Erneimont à son école, puis elle leur montre quelques documents apportés par Monsieur Ribeiro, et là, un nom apparaît, celui du Monsieur Steinberg. Ainsi donc, le lien est fait avec l'affaire Kesselbach.

Un peu avant 18 heures, Lenormand rentrait de sa journée à son bureau. Ses journées ne finissent jamais à la même heure. Monsieur Steinberg avait été interrogé, et lui aussi, il était resté muet.

À peine plus tard, on annonce la présence de Madame Kesselbach. Lenormand va à la salle d'attente.

Elle n'avait pas changé, toujours avec son regard triste.

Elle avait appris l'arrivée de Monsieur Steinberg, un ami de son mari, et elle se disait que, peut-être, il avait des réponses. Lenormand l'invite à participer à l'entrevue, et il la prie de ne pas parler. Elle accepte.

Ils retournent au bureau de Lenorinand.

Un peu après, un homme âgé est arrivé. Il était pauvrement vêtu, la figure striée de rides et portait une barbe blanche. Il est resté figé un instant sur le seuil de la porte en observant l'agent Lenorinand, puis en ayant aperçu Madame Kesselbach, il entre, s'approche d'elle pour la saluer humblement. Et quand il demande comment va Rudolf, elle tombe en larmes. Lenorinand le prie de prendre place et lui annonce qu'il n'est pas au courant des événements.

Steinberg dit qu'il a eu beaucoup de travail avec de nombreux déplacements à Capetown puis à Port-Saïd.

Lenorinand lui demande si c'est bien exact qu'il correspondait avec Monsieur Kesselbach sous le nom de Pierre Leduc. Le vieux monsieur est bouleversé, car dit-il, c'est vrai et c'est un secret. Lenorinand lui annonce qu'il fait une enquête sur ce monsieur et que s'il a quoi que soit à dire, c'est le moment. Le vieux hésite... il dit que c'était plus simple pour les transactions, et il a ensuite compris qu'il existait vraiment et il ne l'a jamais rencontré. Et il ajoute que ce n'est pas son véritable nom.

Lenorinand lui demande s'il connaît son véritable nom.

Il le connaît, mais tout le secret est là et il ne peut le révéler, il a payé cher pour ça et pour se libérer, encore faut-il le retrouver et ensuite, tirer parti du secret.

La grosse somme d'argent est maintenant perdue, il venait aux nouvelles. Lenorinand lui annonce que Monsieur Kesselbach est mort, assassiné. Le vieux est surpris, et écrasé par cette révélation, il demande confirmation, et c'est Madame qui a un regard triste en baissant la tête. Le vieux ajoute qu'il le connaît depuis... très longtemps. Lenorinand lui demande de parler s'il sait quelque chose qui puisse démêler l'affaire.

Le vieux dit alors que c'est de sa faute, qu'il n'aurait pas dû lui proposer cette affaire. Lenormand insiste, et Madame Kesselbach renchérit, mais le vieux ne voit pas qui peut être l'instigateur. Lenormand précise alors qu'il a pour initiales L et M ... et qu'il a pour accessoire un étui à cigarettes personnalisé dont il lui montre la photo.

En le voyant... le vieux comprend alors... il est devenu livide, les mains tremblantes, les yeux hagards.

Lenormand le remarque et lui ordonne de parler.

Après un moment... le vieux allait parler, mais il s'est retenu pour dire qu'il ne pouvait pas, qu'il ne pouvait pas donner ce nom, pas maintenant, mais demain.

Lenormand s'insurge... quelle différence ?

Le vieux lui répète... demain.

L'inspecteur raccompagne Steinberg à la sortie en donnant des ordres de surveillance alors qu'il retourne à son bureau pour s'excuser auprès de Madame Kesselbach. Elle était fatiguée et elle demande si elle doit revenir demain.

Inutile selon Lenormand. Il lui fera connaître le résultat par coursier. Il la raccompagne également, puis son agent l'intercepte pour lui dire qu'ils avaient déjà perdu la trace de Steinberg... le garde assommé dans l'escalier.

C'est le branlebas dans les couloirs. On retrouve un autre agent au sol... attaqué non pas par Steinberg, mais un type qui était là et qui l'a emmené de force. Quant à le reconnaître, non, mais la description est celle de Julian Ribeiro.

Il a même retrouvé à la voiture... une femme jeune et rousse. Rousse ?

Lenormand a frappé le sol du pied avec colère.

Ici, il était ici... comment était-ce possible ?

Si l'affaire était éminée, elle ne se déniait pas, bien au contraire. Lenormand avait de la peine à réfléchir dans ces cas-là.

Puis en voyant revenir Grivel tout penaud, il lui vient un surplus d'énergie pour l'emmener à la poursuite des fuyards.

Très vite, ils sont sur la route, et devant le poste de Police, Madame Kesselbach est encore là. Elle attendait un taxi.

Lenormand la prie de monter, car il pense que son aide sera nécessaire. Tout de suite, il fonce et c'est vers la maison

de retraite qu'ils se dirigent. L'interrogatoire se poursuit

juste après, à savoir si Madame a vu Mademoiselle Erneumont. Oui, elle l'a aidé à s'habiller tantôt.

Il en ressort que c'est aussi elle qui a vu le journal pour l'inciter à se rendre au poste de Police.

Lenormand demande si, dans son entourage, il n'y a pas une jeune femme rousse... Oui, en effet, une femme rousse travaille à la maison de retraite. Était-ce la même ?

Arrivés en trombe, ils se rendent directement à l'accueil, mais aucune personne du personnel n'était arrivée depuis 18 heures. À peine rassuré, Lenormand demande à aller à la chambre de Madame Kesselbach. Il n'y avait personne.

Au bureau d'étage, une dame. Lenormand demande à voir la personne qui s'occupe de Madame Kesselbach.

Elle est sur l'étage et elle l'a fait appeler.

Quelques minutes après, une jeune femme rousse arrive...

sans rien dire. Lenormand ne lui dit rien non plus, mais après un moment, il la remercie. Elle retourne à son travail.

Lenormand emmène Grivel un peu plus loin, et il lui dit que c'est elle, elle, parce qu'elle n'a rien demandé du pourquoi on l'a fait appeler.

Il fallait maintenant comprendre comment elle pouvait être là aussi tranquille, et avoir été partout où elle a été vue.

Bien sûr, le personnel a son entrée de service, et il fallait alors vérifier les entrées et sorties, et au mieux, vérifier la surveillance s'il y a des caméras. Malheureusement, les données sont telles que l'auxiliaire rousse n'est pas la bonne personne.

Grivel propose une théorie... si elle entre et sort incognito par une autre porte... mais laquelle ?
Exemple: une chambre inoccupée !

Sans attendre... ils sortent et se rendent sur la façade est... et auscultent tous les volets fermés susceptibles de pouvoir s'ouvrir... et à l'un d'eux...

Bingo !, le volet s'ouvre et la porte-fenêtre n'est pas fermée. Ils entrent et referment porte et volet sans les verrouiller. La pièce était vide de vie, mais bien équipée et aussi utilisée. Ils fouillent. Il n'ont rien trouvé de probant, mis à part une épingle dorée avec une perle, un objet de femme. Il n'était pas nécessaire de s'éterniser.

Ils ressortent en prenant soin de refermer la fenêtre et le volet comme ils l'étaient. Un rapide coup d'oeil à la vue permettait de dire que l'endroit était choisi, car à leur gauche, un bosquet permettait de venir et partir facilement en s'y cachant. Le chemin longeait le jardin et rejoignait au nord le chemin de Colladon et au sud le chemin des Grêts. La fuite était facile et rapide.

Lenormand propose de veiller ici sous ce bosquet aménagé.

Ils verront bien toutes personnes qui tenteraient de passer aux abords. La soirée y passe et personne ne s'est promené par là. La nuit tombe, le sommeil quette, et il faut résister. Le frais s'installe. Inévitablement, ils s'endorment... mais il se passe autre chose... leur sentiment est devenu bizarre au point de flotter ou plus précisément de se faire emporter... puis une balade dans une brume épaisse... et enfin, une sorte de libération...

...

Trois jours plus tard, le prince Sernine est de retour à Genève. Il s'en va à l'école de Geneviève Erneimont, pour elle et comme elle n'est pas là, c'est avec Victorine qu'il converse un moment. Un peu plus tard, des agents de Police arrivent. Ils cherchent toujours messieurs Lenormand et Grivel. Ils n'étaient pas ici, c'est sûr. Le Prince s'étonne et demande explications. Le fait est qu'ils ont... comme disparu.

Il s'enquiert de madame Kesselbach, mais Victorine le rassure, elle va bien, car Geneviève est auprès d'elle... et parce que la personne qui s'occupait d'elle a quitté la maison de retraite. Sernine voulait des détails. Il apprend alors la chronologie des événements des derniers jours: la visite de la maison de Pierre Leduc, la tentative d'enlèvement de Geneviève et la course poursuite, puis le retour de Steinberg et l'interrogatoire avec Madame Kesselbach... et la disparition des deux agents... et aussi le nom de Julian Ribeiro complice de la femme rousse qui a donc quitté la maison de retraite.

En conclusion, Steinberg a la clé de l'affaire, mais il a disparu, enlevé par ce duo qui sème la zizanie.

Sernine les remercie et il se rend à la maison de retraite. Madame Kesselbach était dans le jardin avec plusieurs personnes, dont Geneviève et Pierre Leduc ainsi qu'un autre type inconnu. D'autres personnes les rejoignent dont le principal de la Police et sa clique.

Là, Geneviève retourne à l'intérieur, Pierre s'éloigne et Sernine le rejoint. Il est très étonné et tremblant comme à chaque fois qu'il le rencontre. Sernine lui demande qui est l'inconnu. Pierre lui dit être Monsieur Altenheim, un ami de Monsieur Kesselbach, et il s'est mis à la disposition de Madame. Il l'a même interrogé pour retrouver sa famille, mais comme il se sait rien, puisqu'il n'est pas celui qu'il est devenu. Sernine le prince lui rappelle sa promesse. Pierre lui jure le silence. Et pour lui construire une nouvelle vie, comment ne pas mieux rêver que d'une si jolie femme comme Geneviève ?

Pierre admet, elle est belle. Elle était ressortie et eux s'étaient approchés du bâtiment. Elle était radieuse et heureuse de revoir le prince. Les gens s'étaient dispersés, et Madame à nouveau dans sa chambre. Ils s'y rendent. Madame était à nouveau plus pâle encore, couchée sur le divan comme si elle luttait contre le destin qui l'accablait. Il s'approche. Elle est rassurée. Il demande à propos de ce Monsieur qui lui propose son aide. Un ami de son mari qu'elle ne connaît que de nom. Elle ne l'avait jamais rencontré. Sernine s'en va.

Dans le hall, Geneviève l'attendait pour lui dire que ce Altenheim n'était pas celui qu'il prétend être. Sernine l'entraîne dehors et la prie de rester calme. Elle avait reconnu cet homme qui avait voulu l'enlever et que Lenormand... mais il doit bien savoir...

Sans doute... sauf son nom. Geneviève lui dit qu'il se nomme Ribeiro... que même s'il changeait de tête, elle avait reconnu sa voix. Il raccompagne Geneviève et la prie au silence.

Au bout du couloir, le fameux Altenheim attendait. Serrine s'en approche. Altenheim lui dit attendre Monsieur Dafflon. Serrine ricane, il n'est pas ce monsieur. Altenheim lui réplique avec un ton amical qu'il souhaite pourtant le rencontrer. Par jeu ou plus sérieusement, Serrine lui propose simplement un rendez-vous demain à 13 heures. Altenheim accepte de le recevoir. Pour l'adresse... son journal suffisait à la connaître. Altenheim lui rappelle qu'il a des gardes. Le prince rétorque qu'il a ses poings pour se défendre. Altenheim s'en va et se retourne pour lui dire de prendre ses armes, car il aura les siennes.

...

Le lendemain, à 13 heures exactement, un individu entre dans la cour du 29 à la rue des Grands Bois. Il se présente à la porte de la villa et tire la corde qui doit avertir le propriétaire. Une autre porte s'ouvre. Il s'y dirige et il est accueilli par deux gardes qui l'invitent à les suivre au salon.

Attendait là, le sieur Altenheim qui pensait bien que le Prince ne se dérangerait pas. Pour preuve, la missive parue dans le journal et qui indique que Stéphane Dafflon n'était pas l'auteur de la disparition des agents et que par contre, il ferait la lumière sur l'affaire et qu'il les retrouvait morts ou vifs. Altenheim demande confirmation, et le Prince confirme. Altenheim comprend qu'il s'agit d'une déclaration de guerre. Serrine confirme.

Altenheim ne peut l'admettre et il prétend que deux hommes comme eux peuvent s'entendre sur une conciliation, mais Sernine affirme le contraire.

Altenheim lui sert son discours simple avec de bonnes concessions et une grande conviction, ne laissant rien pour Sernine qui refuse cette proposition. Est-ce tout ?

Non, Altenheim précise qu'avec Steinberg, ils auront la vérité sur Pierre Leduc et donc, le projet de Kesselbach. Sernine éclate de rire, puis demande si c'est pour cela qu'il a besoin de son aide !?

Sernine pense que Altenheim n'a donc pas pu le faire parler, et donc, il refuse, de plus Dafflon n'a besoin de personne pour agir... et il lui propose une place dans son équipe. Bien sûr, Altenheim refuse ce job, car il n'a besoin de personne dans cette affaire. En conclusion, Dafflon le gêne... et il montre un joli couteau qu'il fait miroiter. Sernine n'aime pas le sang et il préfère de loin son poing droit qui est très redoutable. Altenheim se reprend et ajoute que s'ils en sont là, c'est qu'il approche du but.

Puis on annonce que le repas est servi. Il est tard, mais Sernine pardonne cette maladresse. Ils passent à côté et ils s'installent à une table avec un beau lévrier pour garde. Le menu est russe. Les deux hommes bavardaient alors courtoisement. Il était question de leurs voyages. Pour tout, Sernine avait eu la délicatesse de servir le chien en premier. Il avait eu raison, car au dessert, le chien est alors resté immobile quelques secondes avant de tomber raide. Devant ce spectacle, Sernine s'est vite mis de côté pour ne pas être pris par un garde, et il rouspète alors sur la qualité du service qui avait dégénéré.

Altenheim lui répond qu'il a toujours envie d'empoisonner quelqu'un pour voir comment c'est. Serrine le complimente et il lui fait remarquer son ignorance sur le fait que s'il n'était pas de retour à telle heure, la Police serait très vite ici même pour emmener Altenheim en cellule. Altenheim rétorque que l'on s'évade des prisons, mais que l'on ne revient pas d'où il l'avait envoyé.

Serrine prend le plateau de gâteaux et il en présente à Altenheim qui se refuse à manger... mais Serrine en prend un qu'il mange à la stupéfaction de tous.

Puis Serrine s'en est allé, l'après-midi a passé, et le soir, il invitait Altenheim dans un restaurant de la ville... et chose amusante, toute la semaine a été ainsi à se faire inviter l'un et l'autre dans divers endroits tout en rencontrant du beau monde. En réalité, ils s'épiaient férocement. Tous deux savaient que le dénouement ne pouvait tarder.

Un jour, ils se baladaient dans un jardin, ils étaient si proches l'un de l'autre que Altenheim a tenté quelque chose, mais Serrine l'a remarqué et il l'a vite démonté en lui disant finalement qu'il avait peur. Mais les voilà près d'un buisson... où s'était caché un individu qui a porté la main à Serrine... cependant, comme il s'attendait à un mauvais coup depuis toujours, il n'a pas hésité à parer le coup, toutefois, Altenheim s'en est pris aussi, ce qui a provoqué une jolie bousculade imprévue. Serrine a eu la vision de l'arme blanche et brillante... et c'est Altenheim qui pousse un cri de douleur... et le bras assassin s'en est allé, Serrine lui court après sans succès en se faisant piéger devant une porte que l'on verrouillait.

De retour vers Altenheim, Serrine récupère les morceaux du poignard fin qui s'était brisé. Il fait la morale à Altenheim alors qu'il se remet de l'attaque et il l'invite au restaurant tout en l'aidant à se relever et s'en aller.

Toute la soirée, il a réfléchi au moyen d'en finir avec cette affaire qui traîne. Altenheim retenait des otages qu'il fallait délivrer, mais avant, il fallait les trouver. Finalement, de toute cette semaine passée en sa compagnie, il avait quelques idées. Il a donc transmis ses ordres à son monde.

Toute la soirée, Serrine a occupé Altenheim, d'abord avec un repas pour se remettre de l'incident, puis quelques parties de billard et enfin à la salle de jeux où tantôt l'un gagnait et tantôt l'autre. Peu importe si Serrine a plus souvent perdu, il a occupé Altenheim, et il n'avait toujours pas de message de ses hommes.

Sans plus attendre, il laisse jouer Altenheim avec les autres joueurs fortunés. Il se rend au domicile de Altenheim où ses hommes fouillent et ne trouvent rien. Il leur demande alors de faire le guet alors qu'il se charge de la quête.

En peu de temps, il passe dans toutes les pièces et termine dans la chambre de Altenheim où il trouve une cachette. Il en informe ses gars auxquels il ordonne de s'en aller.

Plus tard... Altenheim est de retour. Serrine écoute les bruits. Altenheim a délivré ses deux gardes. Ils bavardent. Serrine attend le résultat... qui arrive, et là, Altenheim ordonne le repos à ses hommes. Il entre et verrouille la porte. Par contre, il entend bavarder les gars dans le couloir, et il apprend que Steinberg n'est pas ici.

Une fois Altenheim couché, Sernine l'entend bavarder comme s'il parlait à Steinberg. Il n'était pas ici, alors... alors quoi ? S'est-il trompé ?

Sernine préférait s'en aller... mais il hésite, surtout que c'était bien risqué. Non, il s'est couché dans cette cachette... et il s'est endormi.

...

Nouveau jour. Altenheim s'est levé en sursaut alors qu'une pendule a sonné les neuf heures. Il s'habille soigneusement et se fait apporter le déjeuner et les journaux. Vers dix heures, il prend son téléphone. À son interlocuteur, il fait le point de la soirée d'hier avec l'attaque manquée, la fouille de sa maison et Steinberg qui ne veut toujours pas parler alors qu'il est la clé de tout, et ni chantage ni promesse n'ont aidé... et quant à Sernine, il fallait que dans les trois jours il soit impérativement hors course... et on lui donne une idée qui semble être bonne. Sur ce, il s'habille pour sortir et laisse des ordres avec celui de ne pas se faire avoir comme hier. Il ajoute qu'il sera de retour en soirée. Sernine voulait sortir, mais il a préféré attendre l'heure de leur repas. Bien vu, car après un bon moment on est venu ranger la chambre.

Vers midi, il sort de sa cachette, heureux d'en sortir. Il examine le lit et le mur. Il prend note du dernier numéro de téléphone, presse le bouton de rappel. On lui répond, et il fait comme Altenheim, mais juste en disant que c'était juste pour vérifier s'il y avait eu du grabuge, mais rien de nouveau. Il a encore vérifié la pièce voisine, les autres murs, les épaisseurs de mur, rien ne permettait de cacher un corps.

Il lui fallait Steinberg et il n'y avait plus qu'une option pour savoir où il se trouvait. Sernine est retourné se cacher... pris d'une faim grandissante.

En soirée, Altenheim n'est rentré qu'après minuit. Il s'est vite couché... et à nouveau, dans la nuit, le même scénario s'est reproduit avec un monologue étrange avec Steinberg. Pas de doute, Altenheim conversait avec Steinberg, mais comment ?

Le téléphone ?

Steinberg est-il donc libre de mouvements ?

La nuit a été rude.

Le lendemain, à 13 heures, après une nuit et une matinée sans incident, le prince Sernine sortait paisiblement de la villa Altenheim pour aller vers le plus proche restaurant où il résumait la situation. Il avait presque tous les éléments pour conclure, et même s'il en manquait encore, il avait quelques soupçons. Il écrivait une lettre à la Police pour leur annoncer l'avancement de son enquête.

Le principal avait toute confiance en le Prince Sernine, et il propose son concours... mais une autre lettre et cette fois signée L.M. leur annonce que le Prince Sernine n'est autre que Stéphane Dafflon.

C'est la consternation. Qui donc fallait-il croire ?

Le lendemain, Sernine arrive vers l'école de Geneviève. Il ordonne à ses hommes une vérification des lieux à la maison de retraite, avec l'accès à la chambre vide du rez. Dix minutes plus tard, il a la réponse comme quoi tout est bien comme demandé. Tout est prêt, mais il reste une inconnue, par où arrivera Altenheim ?

Il se rend à l'école où il est gentiment accueilli par les enfants, mais Geneviève n'est pas là. Victorine confirme et elle lui montre sa lettre...

La lettre ? Mais NON, Victorine !

Sernine est vite furieux de voir cette imitation. Le texte invite Geneviève dans un restaurant de Coppet. C'était bien sûr un coup de ce misérable Altenheim. 13 heures 35 à sa montre.... il a le temps, mais de faire quoi ? Tout se précipite dans sa tête, et la seule chance qu'il ait c'est d'aller chez Madame Kesselbach. Il y court.

Madame ne l'a pas vue et pas plus depuis quelques jours. Sans attendre, il est reparti... mais il a rencontré les gens de la Police, et instantanément, il a retrouvé tout son calme. Ils avaient un plan à proposer pour la visite des lieux. Sernine accepte, mais il a une petite chose à régler juste avant.

Il fallait contrôler toutes les issues, et être sûr d'où se trouvait Altenheim et pour ça, Sernine s'en charge. Il se rend à sa villa, pénètre péniblement dans la cour, puis se dirige vers la villa, Altenheim en sort... étonné et en dénonçant cette intrusion.

Sernine court vers lui pour le maîtriser et lui demander où se trouve Geneviève... et Altenheim lui propose de discuter à l'intérieur. Ils entrent donc. Sernine lui repose la question plusieurs fois et Altenheim finit par avouer qu'elle est en vie, mais pas ici. Tout comme Steinberg, suppose Sernine qui commence à bouillonner intérieurement. Puis il lui rappelle l'offre de collaboration, et aujourd'hui, il lui dit accepter. Altenheim lui répond que c'est trop tard.

Sernine ajoute alors qu'il abandonne, et même qu'il l'aide s'il lui dit où se trouve Geneviève. Altenheim ne le croit pas et il ose se moquer de lui, mais Sernine le traite d'imbécile et il lui dit qu'il ne va pas s'en sortir, car dans peu de temps sa maison sera envahie de policiers. Altenheim semblait ne rien craindre. Le fait est que de son côté, il avait dénoncé Stéphane Dafflon et que les hommes qui venaient d'arriver, venaient pour lui.

Entravé dans ses desseins, contraint d'improviser un nouveau plan, et en subordonnant tout au danger que courait Geneviève, Sernine passe là un moment d'indécision atroce.

Et, tout en poursuivant ses réflexions, il se demandait ce que pouvaient être celles de Altenheim, quelles étaient ses armes, son espoir de salut.

La porte d'entrée, quoique fortement verrouillée, et blindée, commençait à s'ébranler. Les deux hommes étaient devant cette porte, immobiles. Subitement, Altenheim pousse Sernine qui tombe, et pendant qu'il s'en va par une petite porte sous l'escalier. Sernine part à sa poursuite. Il descend un escalier puis arrive dans un couloir sombre où Altenheim tente de s'échapper encore, mais Sernine le rattrape et se jette sur lui. Altenheim le maîtrise rapidement, mais de la porte par où Altenheim tentait de s'échapper, on essayait de la pousser depuis l'autre côté... la bataille s'acharne, mais le vent tourne, Sernine arrive à se reprendre et fini par empoigner Altenheim pour le tenir fiévreusement...

Enfin, Sernine est plus libre, et il arrive à ficeler les poignets de Altenheim, puis ses chevilles.

Sans plus attendre, Sernine le questionne à nouveau, mais Altenheim lui répond que s'il tombe, Geneviève mourra... elle mourra de faim comme Steinberg, car personne ne connaît leur emplacement.

Sernine lui propose un marché: le libérer de la prison s'il lui dit où se trouve Geneviève... et en haut, on était enfin entré. Sernine prend le parti de la porte qu'il ouvre facilement, puis il s'en va par cet autre couloir qui, géographiquement, doit aboutir... à l'extérieur de la propriété. Arrivé au bout de ce couloir, l'accès était verrouillé. Sernine s'est assis en s'imaginant que plus tard, l'agent Weber le trouve...

Mais non ! Foi de Sernine, ce n'est pas la réalité !

Il y a Geneviève ! Il se relève, tâte les parois des murs quand il entend un cri horrible qui provenait de la porte. Il s'y rend. Un nouveau cri, moins fort, suivi de gémissements... Altenheim était là agonisant, la gorge en sang. Ne pouvant le délivrer, son complice l'avait égorgé. Sernine contemplant ce spectacle avec effroi. Il songeait à Geneviève emprisonnée, sans secours. Les agents avaient trouvé la porte sous l'escalier. Sernine n'avait plus le choix, il ne lui restait que la porte située derrière lui, mais encore une fois, il y avait plus urgent... et il se penche sur Altenheim pour l'inciter à parler et espérer le sauver, sauver Geneviève et Steinberg... Altenheim tentait de balbutier quelque chose et dans un dernier élan de vie, Sernine comprend... Rivoli.

Un vacarme, des hurlements de triomphe, la porte avait cédé. L'agent Weber leur crie dessus et là, Altenheim souffle un 27 de détresse.

Ils étaient maintenant cernés de toute part. Weber vocifère... Sernine est calme, il se rend. Entretemps, Altenheim avait retrouvé de la vigueur, et il a pu répondre aux questions, désignant Sernine comme Stéphane Dafflon et assassin de Lenormand.

Et dans la confusion, Altenheim désigne Serrine comme étant Lenorinand. Weber examine Serrine qui semblait s'amuser beaucoup et assister à la scène en amateur qui se divertit et qui voudrait bien connaître le dénouement.

Épuisé, Altenheim était retombé tout de son long. Weber s'est couché près de lui pour tenter de lui tirer les dernières informations... et la seule réponse qu'il a eue a été un clignement des yeux.

Weber se relève, regarde encore Serrine à se demander qui dit vrai, et dans l'absolu, il lui demande s'il est Lenorinand... qui répond oui, et qui demande à ce que ses collègues baissent leurs armes. Des exclamations s'élèvent. Weber restait indécis. Alors, Serrine lui conte comment le type au sol l'a balancé dans l'eau en oubliant de lui retirer son couteau de poche. Mais Weber demande les menottes. Serrine se soumet à la règle. Serrine chuchote auprès du garde qui lui met les menottes et Weber est satisfait.

Tout ce beau monde pouvait retourner au poste, mais Weber avait ordonné d'emmener Serrine à la prison, où tout le personnel attendait. À sept heures du soir, le prince Paul Serrine entrait dans la cellule 14 du deuxième étage bien assez confortable pour lui, selon son estimation.

...

À Berne, quand on a eu la confirmation de l'arrestation de Stéphane Dafflon, d'abord, on n'y croyait pas, mais l'information était interne et elle ne pouvait pas être fausse. Maximine Delaroche était enfin assuré de ne plus en entendre parler. C'était l'affaire de Genève et ils s'étaient bien débrouillés sans lui, cette fois-ci.

Son collègue Vincent Dupertuis était un peu triste, mais c'est la vie, le vent ne vient pas que du nord... la bise dont il faut se méfier pour prendre froid, le vent d'ouest dont on attrape des tours de reins, le joran qui décime les forêts, et plus au sud, heureusement, le vent de la Méditerranée qui redonne le sourire.

Vincent avait de jolies cartes postales dont il avait arraché le dos pour cacher leur provenance. Désormais, il devra se contenter du journal. À Genève, l'exploit n'a pas passé inaperçu. Tous les journaux en ont fait la une, vantant les exploits de la Police de Servette.

Le plus magistral de l'histoire, c'est que le grand Stéphane Dafflon était le chef de la brigade, sous le nom de Lenormand. Il était facile de mieux comprendre comment Lenormand avait su mener à bien certaines enquêtes.

Dans sa belle cellule aux murs blancs, euh... Stéphane pouvait admirer le haut des arbres et le ciel bleu. Après une nuit favorable, son nécessaire de toilette fait défaut. Il sonne. On lui répond avec le sourire comprenant une plaisanterie, mais Stéphane retient le garde pour lui montrer un beau billet de 200.- pour un service: poster une lettre.

Le garde s'étonne... il prend l'argent... quant à la lettre, Stéphane se met tout de suite à l'écrine. Le garde la prend et lui assure qu'elle sera postée ce matin même. Stéphane le remercie. Le garde referme la cellule et s'en va. Alors, commence la plus grande méditation de Stéphane... pour tout reprendre depuis le début et trouver une issue avec cette affaire. Il pensait toucher au but, mais c'était sans compter celui qui a verrouillé la porte de sortie.

Et là, Stéphane est surpris de voir la porte s'ouvrir et entrer le directeur. Il tenait en main la lettre et le billet de 200.- Il demande des explications. Stéphane savait que le courrier serait lu avant expédition, et que l'adresse était pour le moins équivoque, et le directeur a bien compris qu'il était question de lui. En effet, Stéphane l'avait fait demander.

Alors, le directeur demande à faire fouiller la cellule. Il n'a rien trouvé de compromettant, cela va de soi. En remerciement, Stéphane lui donne un billet de 200.- Le directeur s'insurge. Stéphane lui répond que ce n'est que le bon retour des choses... et qu'il ne va sans doute pas respecter toutes les règles de l'établissement.

Le directeur peine à comprendre et rapidement il songe au fait que Stéphane tentera de s'évader. C'était en effet sa seule excuse... et il congédie le directeur qui reste pantois.

" Quel culot ", qu'il s'est dit...

Dès lors, on se méfiait de tout, avec cet oiseau... Pour la promenade, on réquisitionnait tous les gardes pour le surveiller, et il était seul dans la cour... quel honneur ! Pour l'enquête, on amenait le condamné au Palais de Justice sous bonne escorte. Weber avait un air mitigé pour le bonhomme, tant il respectait Lenormand et Serrine. Comme il était toujours accompagné des mêmes agents, les siens, Stéphane pouvait, au passage, avoir des nouvelles de Geneviève qui était sauvée... mais pas de trace de Steinberg.

En entrant dans le bureau du juge, le directeur de la Police était content de voir... Sernine... non, euh... Monsieur Dafflon qui affirme haut et fort qu'il se réjouit que ce soit eux que le destin ait désignés pour rendre justice à l'honnête homme qu'il est.

Le juge a bien pensé qu'il se fichait de lui pour lui avancer tous délits qui lui sont reprochés: 344.

Stéfane s'étonne... pas plus ? Honte à lui !

Mais à cela s'ajoute l'assassinat de Monsieur Altenheim.

Tien, c'est nouveau, ça !, car Monsieur Stéfane Dafflon ne tue pas ! Pourtant, c'est évident, même si on n'a pas encore retrouvé l'arme, et on lui attribue aussi le crime de Monsieur Kesselbach et de Charles, car la plaie est identique. S'en suivent les événements chez Monsieur Altenheim avec la mise en scène de Lenormand.

Là, Stéfane les arrête pour leur dire que cet épisode n'est que pour le public. Et Stéfane se déjoue pour nier qu'il ne peut pas être un agent au service de la Police. Il posait le doute dans leur esprit... et en s'adressant à Weber pour lui affirmer le compromis de son avancement, le juge propose de voir ça avec ledit Lenormand.

Les personnages se mélangeaient un peu, donc s'il était Lenormand, il aurait fait arrêter un de ses complices. Stéfane lui répond qu'il fallait bien faire avancer l'affaire pour la presse et le public. Le juge n'était pas très content. Stéfane lui dit alors que puisqu'on lui met l'assassinat de Altenheim sur le dos, il peut aussi nier celui de Lenormand. Puis en s'asseyant en face du juge, il lui dit qu'il n'a pas l'intention de perdre son temps, qu'il a ses affaires et que s'il reste retenu, il prendra d'autres dispositions. C'était cocasse !

Alors, Stéphane leur rappelle que Steinberg est toujours introuvable et qu'il serait plus urgent de s'occuper de lui. Le juge ne comprenait pas. C'était l'affaire de Lenormand en ce moment, et Steinberg était la clé manquante dans celle de Kesselbach pour en conclure. Cependant, il reste un inconnu qui sème la zizanie, et c'est le tueur ! Stéphane, comme l'aurait fait Lenormand, ordonne la perquisition minutieuse de la villa... mais Weber qui remplace Lenormand a d'autres choses à faire. Stéphane insiste, car Steinberg sera mort de faim à force de ne pas le chercher !

Malheureusement, Stéphane est du mauvais côté... du bureau, et le directeur pense que c'est du vent. Cette première séance était terminée. En descendant l'escalier, Stéphane a soufflé ses ordres à ses agents: la surveillance accrue de Geneviève et Madame Kesselbach ainsi que la perquisition de la maison, et si Steinberg s'y trouve, de tout faire pour l'emmener.

De retour à la prison, Stéphane a écrit trois lettres, l'une pour ses agents, une autre pour Geneviève et enfin, une pour Madame Kesselbach. En les cachetant, il voit alors une feuille supplémentaire... avec un avertissement de L.M., qui lui demande de renoncer à poursuivre. Décidément, ce LM est toujours là, et pas loin.

Mais qui était-ce donc ?

...

Le lendemain, c'est vers 11 heures que l'on vient avertir Stéphane que son avocat est ici au parloir. Mais Stéphane refuse l'entretien en précisant de l'informer et de lire les journaux pour connaître toute l'histoire.

Puis il est à nouveau emmené au Palais de Justice où il est heureux d'avoir des nouvelles et de donner ses ordres à ses agents. Surprise, l'avocat est présent. Stéphane s'excuse de ne pas l'avoir reçu plus tôt. Était alors question de son identité invérifiable. Stéphane s'étonne et il avait justement la volonté de la leur demander, car depuis qu'il en change, il ne se reconnaît plus. Le juge a demandé l'abandon de l'enquête... et Stéphane s'étonne puisqu'il a demandé d'en faire une à la maison de Altenheim et qu'il attend la réponse. Mais le juge ne croit pas à l'histoire... et Stéphane demande alors pourquoi avoir demandé la perquisition de ladite maison ?

Le juge lui répond vaguement que c'est au cas où... et là, un huissier entre laissant un mot au juge et rageusement, demande à ce qu'il entre... Weber entre timidement... et il annonce que la maison est vide de morts ou de vivants. Ils n'ont rien trouvé. Le juge consigne l'information... mais Stéphane s'oppose au fait... il est impossible qu'il n'y soit pas. Weber pense qu'on ait pu le déplacer ou le libérer. Stéphane reprend pour affirmer qu'il est impossible qu'il en soit ainsi et que Steinberg est quelque part dans cette maison... et il insiste pour qu'on sauve cet homme !

L'huissier est de retour avec un autre message pour le directeur de la Police... qui indique que si Dafflon entre dans la maison, il en sortira libre, et c'est signé L.M.

Il comprend alors que c'est le scénario de l'évasion et que Steinberg n'existe pas... et il marmonne des prières. Le juge en a assez pour aujourd'hui.

Stéphane a compris que c'était un coup de l'inconnu.

Il se lève, et il donne rendez-vous au juge à 10 heures à la maison de Altenheim. Le juge ne veut pas, mais Stéphane insiste, et il est emmené et ramené à la prison.

Stéphane avait aussi ses prières et à l'heure du repas, il dormait et il a dormi jusqu'au lendemain. C'est le bruit des serrures et des verrous qui le réveille. En peu de temps, il est habillé et prêt à sortir, et c'est Weber et ses agents qui l'emènent... qui l'emènent à la villa Altenheim. Stéphane était content que l'on respecte ses ordres. La maison était comme en état de siège.

Mains attachées, Stéphane descend de la voiture et entre dans la maison où il retrouve le juge et des agents qui sortent... et il s'excuse du peu de retard. Le juge l'informe d'une lettre reçue ce matin lui disant que sa femme lui serait rendue après que Monsieur Steinberg soit découvert... et il lui demande si cette lettre est bien de lui... et il confirme.

Il comprend donc que c'est sous la contrainte qu'ils sont ici. Stéphane confirme. Le juge lui demande ce qu'il en est s'il refuse ou si cela n'aboutit pas. Stéphane lui répond que c'est impossible, et qu'un tel refus aurait de lourdes conséquences tant pour madame... que pour Steinberg.

Le juge accepte. Ils sortent de la pièce et Stéphane propose de monter. À la chambre, il demande à être libéré de ses menottes... mais... et il insiste... et le juge demande aux agents de ne pas le quitter du regard sans quoi... et à Weber de le libérer... ce qu'il fait en lui donnant une heure. D'abord, il s'est assis sur un fauteuil en demandant une cigarette qu'on lui a accordée.

Après quelques bouffées, il demande à déplacer le lit, et les agents ont déplacé le lit, puis que l'on démonte l'encadrement ornemental. Et alors que l'on pensait surgir un monstre, un fantôme ou allez savoir quoi, Stéphane annonce que ça y est. Le juge est outré par cette scène et demande des explications... que voici...

Stéphane demande à Weber de se rendre à la cuisine où se trouve un tableau électrique. Il fait envoyer un gars. Stéphane demande à faire appuyer sur le bouton qui avait été mis en évidence par l'absence du décor... et après un moment, demande à faire revenir le gars qui arrive et qui dit ne rien avoir aperçu ni vu. Le juge ne comprend pas.

Stéphane lui dit que de ce point de vue là, le système est factice... et, en conséquence, il a une autre fonction. Il invite alors à mieux regarder et Weber le fait... et il comprend alors que c'est un genre d'interphone. Il presse le bouton. Stéphane lui demande d'appeler Steinberg... mais personne ne répond, même après plusieurs appels. Le juge demande de cesser cette mascarade. Stéphane dit alors que Steinberg est en danger, qu'il est probablement évanoui de faim. Il demande à ce que l'on suive la conduite de cette installation.

C'est ce qu'ils font et au lieu de descendre avec la destination des caves, non, elle monte... elle monte au deuxième étage dans une autre chambre et monte encore... mais c'est le toit... non ?

Pourquoi pas ? Un grenier, un galetas, qui sait ?

Ils avaient fouillé la maison, oui, mais ils n'avaient pas vu que le petit galetas était trop petit pour l'être vraiment et qu'il comportait une trappe. Le juge s'exclame encore, mais Stéphane insiste aussi. On trouve de quoi accéder à cette trappe. Un agent s'engage dans ce mini galetas et si lourd qu'il est, il défonce ce qui semble un plafond pour retomber au même niveau que le galetas...

Avec un peu de lumière, il voit alors un cadavre...
 Pas possible... Stéphane s'y insère ensuite pour constater que l'homme est vivant, mais très faible.
 Il fait demander un breuvage... et pendant ce temps, les agents s'efforcent de démonter la paroi de séparation, pour enfin accéder librement à cette chambre.
 Le juge n'avait qu'un mot à dire... " Si on avait su... "

Vingt minutes plus tard, Steinberg ouvrait les yeux.
 Stéphane qui était agenouillé près de lui, et lui murmure lentement, nettement :

S: Écoute, Steinberg, ne révèle à personne le secret de Pierre Leduc. Moi, Stéphane Dafflon, je te l'achète au prix que tu veux. Laisse-moi faire...

...

L'histoire pourrait s'arrêter là, mais Stéphane est joueur, et il a accepté son sort, du moins le règlement, ce qui fait qu'il est de retour à la prison. Il avait par contre bénéficié de privilèges, dont celui des travaux manuels. Il s'y astreint, mais toujours, il ne cessait de songer à ses affaires.

Quatre jours plus tard, on lui annonce le parloir.
 Bigre... lui qui veut suivre les règles... et le garde insiste.

Serait-ce autre chose, l'heure de l'évasion ?

Au parloir... Stéphane est très étonné de voir le type qui est là. C'était Monsieur Filipini... un type qu'il avait sauvé de la pauvreté. Il était là pour poursuivre l'affaire.

Stéphane a bien vu que le garde était bien trop curieux, et alors qu'il feint de sortir, il lui envoie un bon coup, bon pour trois minutes.

Là, Stéphane demande à Steinberg s'il a les accessoires... qu'il lui donne... et il prend le chloroforme pour endormir le garde d'une dose. Ils pouvaient alors bavarder de leur arrangement. Steinberg est bien d'accord, et s'il avait livré son secret à Kesselbach, il aime autant le lui confier, lui qui a bien plus de poids, maintenant. Stéphane lui donne ses instructions en rapport avec ses hommes, puis il lui pose des questions et la plus difficile est celle de l'assassin.

Il ne peut le dire, pas maintenant, il aime autant que Stéphane soit libre pour cela. Ensuite, Pierre Leduc.

Oui... son vrai nom est Herman Devaldance, un noble.

Stéphane est content qu'il ne soit pas celui qu'il était prétendu être. Ensuite, le secret que lui seul connaît... et d'autres...

Honneur ! D'autres ? Oui, qui gardent aussi le secret... secret...

Et là, un bruit de serrure... Un autre garde entre.

Stéphane a virevolté pour attirer le garde et refermer la porte. Il le menace de mort comme son collègue à terre, et sous cette horreur, Stéphane ferme la porte à clé... et il lui sert aussi une dose de chloroforme.

Ils peuvent poursuivre. Il était question de papiers secrets de la plus haute importance. Il y avait des faits historiques sur des territoires.

Maintenant, on s'impatientait au-dehors, et Stéphane avait beau les inciter à attendre que cela ne changeait rien. Steinberg a pu continuer l'histoire avec pour apothéose, une lettre avec les chiffres 813 et le nom de Apoon... qui peuvent servir à trouver les papiers secrets ou le fabuleux trésor de la famille. L'affaire est dans le sac. Il est convenu que d'ici un mois au plus tard, ils iront visiter ensemble le château de Valdance.

Et c'est là que la porte cède. Stéphane gronde le directeur pour les avoir dérangés, et il le remercie de libérer Monsieur Filippini, et lui, de le ramener à sa cellule. Quant aux gardes, ils vont se réveiller tantôt. Ils étaient fatigués. Toute la soirée, Stéphane se félicitait, il se remémorait le secret de la famille, le secret de Steinberg confié à Kesselbach. Dès lors, il lui fallait une astuce pour quitter la prison. Le directeur n'a pas jugé bon de punir Monsieur Stéphane. D'ailleurs, il a encore remercié de lui avoir laissé tout ce temps au parloir.

...

Maintenant, toute l'activité de Stéphane était de correspondre avec ses amis. C'est avec les lettres et les colis que cela s'est fait... une simple marque dans un angle. Tous les jours, Stéphane recevait des nouvelles et il transmettait des ordres. Un jour, la marque est transpercée. Avec un liquide qu'il avait dans une cachette, il a pu faire ressortir un texte plus conséquent qui lui apportait les meilleurs messages sur Geneviève, Pierre Leduc et Steinberg.

La suite n'a pas tardé et toute l'histoire sur l'enquête du château de Valdance y est passé.

Et c'est là que l'on s'est aperçu, à la prison, que Stéphane passait plus de temps à converser qu'à travailler. Aussi, on l'a alors consigné dans sa cellule. Comme frustré, il a alors décidé de s'occuper de son procès, et il a fait demander son avocat qui a consenti à préparer sa défense... et ç'a commencé dès le lendemain.

Avec lui, et sans qu'il le remarque, Stéphane avait une nouvelle intéressante. L'avocat avait engagé un de ses hommes et c'était bien sûr LM qui avait dénoncé le procédé de conversation en Stéphane et ses hommes.

Avec l'avocat, le dialogue a pu reprendre, mais il leur fallait jouer fin. Et bien sûr, le directeur reçoit un courrier de LM pour l'avertir de mieux surveiller les échanges entre Stéphane et son avocat. Et voilà encore que Stéphane est séparé de ses amis fidèles.

Le 13 août, comme il était assis en face des deux avocats, son attention a été attirée par un journal avec un titre "813" et comme sous-titre :
"un nouvel assassinat crée l'agitation. Le secret d'Apoon serait-il découvert ?

Dafflon pâlit d'angoisse. En dessous, il a pu lire ces mots :
" Deux dépêches sensationnelles nous arrivent en dernière heure. On a retrouvé près d'Aarberg le cadavre d'un vieillard égorgé d'un coup de couteau. Son identité a pu être établie: Steinberg, dont il a été question dans l'affaire Kesselbach. D'autre part, on nous informe que le fameux détective Maximime Delaroche a été mandaté en toute hâte. Il aurait pris l'engagement de découvrir le secret de l'Apoon. S'il réussit, ce sera l'avortement impitoyable de l'incompréhensible campagne que Stéphane Dafflon mène de si étrange façon. "

Stéfane a alors connu les heures les plus douloureuses de sa vie. Il doutait de lui. La mort de Steinberg et la disparition des documents que le vieillard devait lui remettre ne le troublaient pas.

Il songeait à Maximine Delaroche qui était là-bas, lui, et qui cherchait, et qui trouverait les lettres, démolissant ainsi l'édifice si patiemment bâti.

Les derniers jours ont été interminables.

Stéfane était déprimé jusqu'au dernier jour, le 20 aout, jour où il voulait agir et qu'il n'a pas pu. En soirée, l'espoir était de retour, il pensait à Delaroche qui découvrirait toutes les données et démantelait toute l'affaire. Il dort mal, et le lendemain, le jour est encore plus long, il devient fou, il faut en finir... et puis... la serrure grince.

Trois hommes entraient. Stéfane n'a pas de surprise. Le miracle inouï s'accomplissait, et ça lui parut immédiatement naturel, normal, en accord parfait avec la vérité et la justice. Comme il n'y avait plus de raison de se méfier de Stéfane, le directeur et le garde sortent. Seul, l'étranger est resté vers la porte. Il s'est alors engagé une discussion étrange où l'étranger souhaitait obtenir ce que Stéfane ose posséder et qu'il n'a pas... puisque Delaroche peut les avoir ou ne pas les avoir s'il a trouvé ou non l'endroit où se trouvent les papiers secrets.

Les éléments sont en la faveur de Stéfane. L'étranger espère pouvoir les récupérer rapidement, et il est prêt à les acheter... l'offre monte jusqu'à deux-cent-mille francs. Stéfane accepte, mais il a un autre voeu: la liberté, et là, l'étranger ne peut rien y faire.

Stéfane lui propose quelques possibilités pour y parvenir, mais l'étranger n'a pas autorité, ici.

Pour lui, entrouvrir les portes lui suffirait... mais même là, l'étranger ne saurait s'y prendre. Stéfane lui propose de demander au préfet pour qui il a une bonne admiration et sur son ordre, il ouvrira les grilles. L'étranger conçoit que de son point de vue cela peut fonctionner, mais pas forcément du sien.

Ils en arrivent à des faits historiques regroupant le projet de traité entre l'Allemagne, l'Angleterre et la France... en vue de fédérer une Europe forte.

L'étranger lui répond que c'est impossible, que les trois nations ont trop de passé en commun et sont trop différentes et ne peuvent en arriver là. Stéfane précise que tout le secret est là... à cause des conventions, des différences, de l'histoire...

Après un moment à tourner en rond, l'étranger reprend ses affaires et il s'en va. Puis, tout à coup, il tombe sur sa chaise en criant de joie et d'orgueil...

Et puis, lors d'une nouvelle entrevue avec le juge et ses acolytes, Stéfane a le regret de lui faire ses adieux. Le juge a un sourire... défait. Il lui souhaite bonne chance, sachant bien qu'il y avait peu de chance que cela arrive réellement. C'est à peu près tout ce qu'ils se sont dit de cette heure.

À la prison, Stéfane a ainsi longuement attendu l'heure de son évasion, non sans se demander comment elle s'effectuerait. Au milieu de l'après-midi, un garde l'invite à se rendre dans la cour d'entrée.

Le directeur le laisse aux mains de Weber qui l'emmène dans une voiture où le juge attendait.

Surprise et quel honneur !

La voiture démarre et c'est comme si on se dirigeait vers la maison de Altenheim. Non, c'était idiot. Mais c'est presque ce qui est arrivé, car ils sont arrivés au lieu de la sortie du passage qui avait été ouverte. Weber l'emmène et une fois au bout du couloir, à la porte du sous-sol, il libère Stéphane.

Surpris... il se masse les poignets, alors qu'il regarde tout autour de lui, et en un éclair, Weber a refermé et verrouillé la porte. Stéphane est libre, mais là... c'est l'étonnement total.

Il monte au rez-de-chaussée, et là, surpris... immobile, il se fait enlever. Il nouspète avidement, et c'est une voix grave qui lui répond... il est libre, oui, mais de cet homme et ses camarades à l'accent allemand. Stéphane ne peut qu'accepter.

Devant la villa, une grosse voiture attendait.

On le fait monter, et les autres gars montent également.

Stéphane les remercie et ordonne qu'on parte, mais il se fait reprendre et on ordonne le silence. Jusqu'au soir, et toute la nuit, on roulait, sans aucun incident. Deux fois, on changeait de pilote. La deuxième fois, la pause a duré plus longtemps, le temps de manger de bons sandwichs de saumon.

Quelquefois, Stéphane a posé une question, mais il n'a eu aucune réponse. De ce fait, il les méprisait. Il insiste toutefois en disant que chaque fois qu'ils s'étaient arrêtés, il avait vu une même voiture.

Sur les grandes routes droites, effectivement, au loin, une voiture suivait. Ce n'était pas inhabituel en soi, mais ça l'était si c'était toujours la même.

Au matin, la situation était pareille.

Alors, la voiture ralentit. L'idée était de laisser dépasser cette voiture. Ç'a été le cas, mais une fois la voiture à la hauteur de la leur, deux coups de feu ont tonné dans la nuit, et le gars à gauche de Stéphane s'est affaissé.

Tout de suite, celui de droite a pris soin de ligoter Stéphane. Le pilote stoppe la voiture. L'autre file à vive allure.

On ausculte le blessé qui allait s'en sortir.

On le soigne du mieux qu'on peut. Le pilote repart ensuite et il prend un chemin pour se poser dans une petite forêt.

Là, le blessé pouvait mieux être soigné. Stéphane était toujours ligoté. Toute la journée, ils ont attendu.

C'est en soirée qu'un autre véhicule arrive enfin, pour emmener Stéphane et les deux gardes valides.

Après une autre longue balade, la voiture se parque dans la nuit totale devant un bâtiment mal éclairé. On emmène et on enferme Stéphane dans une chambre confortable et à la fenêtre bardée de fers. Il peut se reposer et bien dormir toute la nuit.

...

Le lendemain matin, un soldat apporte un déjeuner à Stéphane, puis il est emmené par un officier.

Ils traversent une cour encombrée de soldats, et entrent dans un bâtiment à l'opposé, puis dans un bureau sommairement meublé. Assis à un bureau, son visiteur de l'avant-veille lisait des journaux et des rapports qu'il biffait à gros traits de crayon rouge.

L'officier s'en va. Puis tout en poursuivant, le type demande alors les papiers.

Euh... oui... les papiers... Stéphane lui répond qu'ils sont au château de Valdance. Le type lui dit qu'ils sont dans les communs du château. Stéphane lui dit alors qu'ils sont dans les ruines. Le type demande à y aller... mais Stéphane ne bouge pas... et le type s'inquiète... et Stéphane lui dit qu'il ne suffit pas d'entrer dans les ruines pour les trouver, sans quoi cela serait déjà fait... non, il lui faut étudier l'endroit, et il a besoin de 24 heures. Et il était toujours question d'une liberté en échange des papiers.

Le type confirme, mais il espérait que cela soit plus rapide. Stéphane en convient, et il ajoute qu'ils ont perdu une journée avec l'incident... et un jour perdu est un jour de trop. Le type téléphone en ne disant qu'un mot. Un peu après, un officier entre. Le type lui demande d'accompagner le monsieur qui est là avec cinq hommes de confiance pour le surveiller sans le quitter des yeux et l'aider dans les recherches qu'il va entreprendre ici au château, et que pour ce faire, il a jusqu'au lendemain midi. Si toutefois, il songeait à s'évader, pas d'hésitation.

Stéphane prend un cigare sur le bureau et se pose sur un fauteuil. Il remercie le type pour ce programme. À peine avait-il fini, que l'officier revient et dit être prêt. Le type ordonne le départ... mais Stéphane ne bouge pas et il allume le cigare. Le type rouspète. Stéphane lui dit qu'il doit réfléchir à l'endroit de la cachette. Le type s'insurge. Stéphane lui rappelle que c'est la seule chose qu'il sait... les papiers sont cachés dans les ruines.

Les ruines de Valdance, bien connues de tous ceux qui visitent les bords du Rhin. Le château a eu de nombreuses destructions suite aux guerres et des transformations suite aux reconstructions. En deux heures, Stéphane, suivi de son escorte, avait tout parcouru. Il était temps d'aller manger.

Stéphane n'avait pas sa lucidité habituelle. Une idée l'obsédait, celle de l'inconnu, de l'assassin, du monstre qu'il savait encore attaché à ses pas. Comment ce mystérieux personnage était-il sur ses traces ?

L'après-midi, ils retournent dans les ruines sans trouver de nouvel indice, mais une idée lui vient. Y a-t-il des descendants de la dernière famille qui a occupé le château ? En effet, le type confirme. Il peut même l'y emmener tout de suite. Ils se rendent dans une école... non, un orphelinat.

Une enfant est là et elle a vécu dans le château avec ses parents qui sont maintenant décédés. Stéphane l'interroge, mais l'enfant reste muette. Elle semble pourtant comprendre. Sur une feuille, Stéphane y inscrit 813 et Apoon. La fille n'y prête pas attention. C'est fichu, mais après un moment, la fille inscrit deux " l " sur le mot, et ainsi se forme le mot Apollon... et sans lâcher le crayon, la fille se force... à la réflexion, apparemment, et elle ajoute un autre mot: Diane... et comme Stéphane insiste pour connaître la suite... la fille se force encore, mais elle s'épuise et fini pas écrire la lettre " J ". Le type demande à s'en aller. Stéphane la remercie en prenant la feuille... et après quelques pas, la fille accourt pour lui donner deux pièces neuves... qu'elle fait tinter d'une certaine façon en le lui montrant.

Il a fait pareil pour la convaincre. Et quant à savoir d'où elle les avaient... la fille a seulement haussé ses épaules. Il ne savait pas comment la remercier et il demande au type un billet... qu'il donne un peu à regret. Ils s'en vont, et Stéphane ne sait que faire des deux pièces, mais en les regardant mieux, il voit alors que la fille ne voulait pas jouer avec, mais lui donner un indice en rapport avec le dessin qui y figurait. De retour dans les ruines, durant une heure, Stéphane s'est promené en long et en large.

Alors que le soir tombait, il se rend précipitamment dans une salle et l'inspecte plus sérieusement. Après bien vingt minutes, il fait face à la cheminée qui lui semble différente de toutes les autres. Le type arrive et propose de remettre la suite à demain ou d'en finir et le renvoyer d'où il vient.

Stéphane lui rappelle qu'il a jusqu'à demain midi, et qu'il a probablement compris le sens du mot, car chaque porte a une lettre et la solution lui a été donnée par la fille avec le mot Apollon, le nom de la salle où ils se trouvent maintenant. Il lui suffisait alors de quelques minutes... ou de quelques années, s'enquiert le type qui le suit sans cesse... et qui ajoute que toutes les pièces ont déjà été fouillées minutieusement... et il en rit.

À cela, Stéphane l'aurait bien étranglé, mais il a préféré dire qu'il aurait mis moins de temps s'il n'avait pas été contrarié dans ses recherches. Et en particulier par celui qui le perturbe depuis le début sans tous ses gestes... Là, le type s'inquiète... qui est... où est-il donc ? Stéphane lui dit qu'il est partout et qu'il le menace sans cesse.... celui qui a sans doute blessé un garde l'autre jour dans la voiture. Et comment savoir s'il est là ?

Simple, la fille a reçu deux pièces neuves. C'est en retirant directement de l'argent dans une banque que l'on reçoit de si belles pièces neuves, et non pas en achetant le journal au kiosque du coin.

C'est donc une personne étrangère. Quant à savoir où elle se trouve... on peut penser qu'elle n'est pas loin. Elle attend le moment idéal pour se montrer, le moment où Stéphane trouverait les papiers. Encore seize heures... Il demande où se trouve la fille.

Dans la pièce où elle se trouvait, elle n'était plus là... et personne ne la trouvait ailleurs. Elle n'avait pas pu quitter les ruines. Au-dessus de celles-ci, il y avait un étage, mais tous les escaliers étaient détruits.

En fouillant encore... Stéphane trouve dans une sorte de réduit une échelle. Le type voulait y grimper, mais Stéphane préfère monter, car il y surement du danger.

Méfiant, dans cette sous-pente, la fille était là allongée étourdie, attachée, et avec un bâillon. Était-il pensable qu'il soit passé par là ?

Le type ordonne que l'on fouille encore et encore partout où il est possible d'aller. Stéphane emporte la fille et elle laisse échapper une poignée de pièces. Il voit alors un livre... et alors que la fille a repris ses esprits, elle le lui prend vigoureusement.

Avec sa voix douce, il convainc la fille de lui prêter le livre. Alors, Stéphane peut consulter le "Voyage au Temple de Guide" de Montesquieu... mais il voit que toutes les pages sont recouvertes d'une feuille de papier collée et qu'un récit y est alors retranscrit dans une écriture très fine.

Tout un pan de la grande Histoire était décrit... et subitement, la fille lui arrache des mains le livre et s'en va en courant à toutes jambes. Les gardes la suivent et la perdent. Il part également à sa poursuite, mais elle a su verrouiller les portes. Finalement, une femme indique que la fille est rentrée dans sa chambre. La porte était verrouillée. Par une fenêtre, il peut entrer, et il voit la fille jeter le livre dans le feu de la cheminée. Stéphane crie au scandale... tente de récupérer le livre, mais malheureusement, le feu a été trop rapide.

C'est à croire qu'elle savait ce qu'elle faisait, que la récompense des pièces était pour faire cela.

Le type et les gardes emmènent Stéphane au mess. Il fallait bien un repas pour digérer cette défaite. Toutefois, le délai n'est pas encore échu. Après le repas... dodo... mais Stéphane cogitait encore et il assurait une nouvelle fois qu'il trouverait. Avec le café qu'il a réclamé, il est devenu pensif... et même qu'il ne répondait plus... comme si... euh...

Non, on fait appeler un médecin qui constate qu'il a été victime d'un narcotique... et dans le café, que lui seul a bu. Encore une fois, on a fouillé partout pour ne rien trouver.

...

Stéphane a dormi avec auprès de lui le docteur. C'est vers neuf heures que Stéphane s'anime. Il lui a encore fallu près d'une heure pour enfin être sur pied. Malgré tout, on l'aide à marcher et à se rendre dans une des salles du nom de Minerve.

Sur la cheminée... 2 fois la lettre " N " qui l'avait intrigué. Il ne lui restait que 813 comme indice... et cela ne lui suffisait pas à trouver. Les minutes fondaient et, maintenant, le temps était compté. Stéphane s'efforçait de rester lucide pour réfléchir. Le type commençait à rigoler sournoisement en regardant sa montre... Le maître des lieux aussi. Il ne restait plus que quelques minutes... et subitement, un éclair a illuminé Stéphane... La pendule... elle était arrêtée. Elle était probablement le seul vestige à avoir survécu.

Stéphane demande à la remettre en fonction, et de lui faire sonner les heures, simplement gentiment et jusqu'à midi, mais juste avant... à moins deux.

Là, une pression sur le 8 et une sur le chiffre 1 de 13 heures... et à midi pile, au lieu de sonner, le balancier se bloque et un déclic se fait entendre.

Le motif au-dessus s'écarte. Dans cette niche, une cassette d'argent, ornée de ciselures. Stéphane la prend et la montre au maître des lieux. Heureux, il l'ouvre.

La cassette était vide. Comment était-ce possible ?

La réponse était simple... Stéphane endormi, il était immobilisé. Le maître demande comment a-t-il deviné que c'était ici et non pas ailleurs... Stéphane lui dit simplement que Apoon ne représentait pas Apollon, mais Napoléon, que 813 ne représentait pas la douzième salle ou la douzième heure, mais 8 et 13 heures.

Alors, la fille est de retour... tremblante, sale, et comme à bout de souffle. Stéphane l'interroge, mais c'est inutile, elle ne parle pas... et dans un dernier effort suprême, elle arrive à dessiner sur le sol les deux lettres: L M.

Voilà, l'affaire était close ici. Il était inutile de chercher plus, l'infatigable fantôme avait le contenu de la caissette et il avait mis les voiles. Stéphane demande à poursuivre cet individu et il pense qu'à sa manière, un mois suffira à le dénicher et lui reprendre les documents. Le maître consent à le libérer pour de bon, car il l'a vu à l'oeuvre et il pense qu'il réussira.

...

Quelques jours plus tard... Vincent Dupertuis de la Police de Berne reçoit un message étrange. Il ne répond pas, et après avoir reconsidéré la chose, une seule personne pouvait en être l'auteur. Il appelle le numéro secret, et oh surprise, les tulipes sont vertes sur le Mont-Blanc, mais il répond qu'elles sont meilleures en salade.

Quelle surprise de réentendre le grand Stéphane ! Il était de retour à Genève, et il avait besoin d'un petit coup de main pour un fantôme qui ne cesse de le narguer et lui couper l'herbe sous les pieds. Il était question d'en finir avec l'affaire Kesselbach. Vincent lui promet de l'avertir de tout ce qui peut être subtil et fantomatique du côté de Genève.

...

Stéphane est de retour à Genève, et il lui faut une nouvelle identité et un nouveau visage pour être libre de mouvements. C'est d'autant plus facile après être parti plusieurs jours ou plusieurs semaines.

Il prend rendez-vous avec Madame Kesselbach pour s'assurer de sa santé, puis il rencontre Geneviève qui se porte bien, et enfin Pierre Leduc qui peut encore être une cible, lui aussi, comme Madame et Mademoiselle. Le lendemain, il retrouve ses agents toujours en faction dans la Police locale. Il est rassuré, il n'y a rien de nouveau sous le niveau d'eau !

Tout de suite après, Stéphane a renoué avec les lieux propices aux rencontres avec le beau monde. Et c'est ainsi que l'on retrouve un membre de la bande à Altenheim. Stéphane le presse de question, et il parle, forcément il n'a plus maître, alors à quoi bon garder les ficelles ! ?
 Il balance Ribeiro, mais Stéphane n'est pas dupe...
 Un billet de plus pour avoir le vrai nom de ce saltimbanque: Laurent Müller. Quoi ?

Oui, il avait bien entendu... c'était L. M.
 Il ne travaille jamais en journée, toujours la nuit.
 Il est toujours habillé de noir, petit, mince, blond.
 Plus tard, il donne ce signalement à Vincent et à ses hommes.
 Il fallait mettre la main dessus et pas seulement... et sans ménagement. Les infos reçues sont alors étonnantes puisque son lien de parenté est lié avec la pauvre fille muette du château de Valdance.

Un autre jour, Stéphane mange dans un autre restaurant de la ville où un de ses hommes y travaille. Il y avait un homme toujours habillé de noir, d'âge moyen, de taille moyenne et son attitude est toujours pareille... il est seul, il mange et lit les journaux, paie son repas, jamais le menu du jour. Ses autres défauts, il paraît âgé, il a une démarche et elle n'est pas vraiment naturelle, il ne parle pas.

D'après Stéphane, c'était lui le vampire qui tue la nuit, et qui devient docile le jour... et Stéphane a dû sortir du restaurant. C'était bien la première fois que ce sentiment lui arrivait ainsi à la gorge. Il fallait alors surveiller cet animal, ce mammifère.

Le lendemain, Stéphane avait l'adresse. Une surveillance accrue lui a permis de voir ses habitudes. De jour, c'était facile, mais de nuit... le volatile devait bien avoir quelques activités, il ne pouvait pas seulement dormir la tête en bas ! Son existence est absolument irrégulière, il disparaît quelquefois pendant plusieurs jours ou, disons plutôt, il demeure enfermé. Soit toute, on ne sait rien. Stéphane déclare qu'il lui faut savoir, et dès maintenant. La surveillance est réorganisée et elle devient méthodique et chronométrée. Une balade permet à Stéphane de découvrir le quartier et sans s'en rendre compte, le vampire s'était envolé. Où était-il, où allait-il ? Mystère. Stéphane avait été blousé. Il est enragé.

Plus tard dans la journée, Madame Kesselbach annonce une anomalie à sa chambre, un volet ne ferme plus correctement. Tout de suite, un garde est nommé de faction. Stéphane veut aller au repère de la vipère, ou de l'anguille, de cet infâme... hum...

Potentiellement sûr qu'il n'y soit pas, il entre, mais au lieu de visiter la maison, il va visiter la remise qui lui sert de brocante. La grange est vide, toutefois, il y a aussi un galetas probablement en la forme de celui de la maison de Altenheim. Il est accessible de l'extérieur. Il n'y a que des vieilleries, mais la dimension n'est pas correcte. Le galetas domine la vraie brocante au-delà de la grange.

Bien plus tard, l'oiseau arrive... puis d'autres types. Stéphane tente de se faire aussi petit que son vrai nom. Il épie, et vite, il est question de visiter Madame Kesselbach, mais on sait déjà que Monsieur Dafflon a posté ses hommes. " Tant pis " que dit Müller... Le salaire sera triplé, ce soir... et à voix basse, on monnaie le prix de Stéphane Dafflon.

Enfin, un klaxon, et tout ce beau monde s'en va.

Stéphane quitte le nid pour retrouver Madame Kesselbach toute heureuse de cette soirée.

Ses gardes ? Partis ! C'était à prévoir...

LM les a induit en erreur... mais Stéphane a plus d'un tour dans ses poches. Rapidement, il reprend contact et donne l'ordre de revenir séance tenante, quel que soit le motif donné précédemment.

Stéphane doit se cacher, se fait encore plus petit et même transparent. Madame Kesselbach a un peu trop bu, cela devrait suffire à la faire taire. Dès lors, les minutes devenaient des secondes. De retour, les gars sont prêts, il y a du grabuge dans le parking. Ils sont là. Stéphane est prêt. Madame Kesselbach reprend ses esprits, elle pressent qu'on lui en veut, elle s'écrie, elle hurlerait presque... et puis, surprenant tout le monde, un coup de feu. Madame Kesselbach tombe.

Stéphane n'en revient pas... Les gars entrent... Müller ordonne la fouille et offre les deux-mille comme récompense, et c'est là que Stéphane entre en jeu en leur criant dessus et en sortant de sa cachette.

Müller est sans doute le plus surpris, et en face de cette position dominante, Stéphane le remercie pour la prime et il accepte celle qu'on lui offre pour lui... même si faible soit-elle. Là, tous sont béats et ils ne savent pas quoi faire, car en cette circonstance, la proie revient de droit au chef, à Müller.

Et alors ?

Stéphane leur sert un petit dilemme au lieu d'un long discours... le trésor, s'il en est un... contre la vie sauve et un peu d'aide... et s'il y a le trésor, ils peuvent emporter Madame...

Le Brocanteur hésitait...

Avec ce calme, derrière Stéphane entrent quatre de ses hommes bien armés. Il leur propose un partage. C'était à prendre ou à laisser. Quant à la cachette ? Ha ! Quand il faut, on ignore la cachette ? Ce n'était pas digne d'un brocanteur... voleur... menteur... houspilleur... usurpateur... et vampire à son heure...

Müller accepte à contrecœur cette besogne. Stéphane ordonne... Les quatre gars s'attaquent à la cheminée même... et Stéphane force Müller à faire des efforts, lui qui est le plus frêle de tous... et tour à tour, Stéphane leur fouille toutes les poches. La collecte est intéressante... et le dernier a cru être plus malin... un coup de feu... un cri... une main ensanglantée... c'est la rançon du succès. Désarmé, vaincu, le Brocanteur ne résistait plus. Tandis que ses compagnons l'attachaient, Stéphane se baisse sur eux et leur assène deux terribles coups de crosse... et ils s'affaissent les uns après les autres. Du beau travail !

Ligotés, ils sont alors emportés dans les voitures de l'équipe Dafflon, et en route au poste de la Servette.

Stéfane se présente sous le nom de l'agent Dutilleul, et il demande à voir l'agent Weber qui n'est pas là.

Ses gars déposent le gibier, Stéfane laisse un mot pour Weber avec des instructions.

Sur ce, Stéfane et sa bande retournent chez Madame Kesselbach pour s'assurer de son état, et de sa surveillance. Puis, Stéfane retourne à la brocante... mais ce n'est plus la brocante qui l'intéresse, c'est la maison. Ils entrent, fouillent, et alors que Stéfane espérait trouver..., une autre illumination lui vient... le brocanteur n'était pas Müller lui-même, car il s'est trop facilement laissé avoir !

Laurent Müller devait être ici même. Dans une pièce, il entre, se méfie de tout, même des ombres... mais là, oui, un ombre... une silhouette... un homme... mince, moyennement âgé... le regard vide... même avec une lampe torche d' dirigée vers lui... sans doute... oui... non... peut-être... il ne bronche pas... Stéfane peut le ligoter sans peine... il peut le fouiller, puis fouiller la pièce, le bureau, et... et là, Stéfane jubile, il a un petit cri de joie... le paquet de lettres était là, le paquet des fameuses lettres qu'il avait promis de rendre. Stéfane avait fait très fort, ce soir.

Il s'en est allé par la petite porte alors que Weber entra par la grande et trouvait Müller ligoté sur son lit avec les gratitudes de Stéfane Dafflon.

Le lendemain, Stéfane s'en allait gaiement chez Pierre Leduc pour le féliciter de ses derniers vers et lui présenter le dénouement de son silence... il lui raconte alors sa vie, sa vraie... et son destin...

Et si Pierre Leduc n'est pas Pierre Leduc, qui est-il ?
Stéfane ôte son chapeau, s'incline et lui dit...

S: Heriman Devaldance, descendant de nobles seigneurs
d'Alsace et de Lorraine...

Ça, c'était le meilleur, car le dessous des cartes et des relations d'affaires sont maintenant du passé, et l'Europe est réunie, mais encore dans une ambiance dissolue où certains pays ne veulent pas de toutes les contraintes et des avantages... pourtant, là aussi, c'est pour le pire et le meilleur. On peut penser, dans l'état actuel des choses, que cela ne s'améliorera pas tant que tous les pays ne seront pas égaux.

La Grande Europe est une Illusion !

C'était pourtant le vœu primaire, à l'image des États-Unis qui ont su trouver une entente globale où chaque état reste maître de ses ressources. On peut conclure que l'on n'est pas encore prêt à oublier le passé.

...

Trois jours plus tard. Stéfane Dafflon emmenait Madame Kesselbach qui était maintenant remise des toutes ses émotions. Le voyage en automobile du côté de la frontière a été silencieux. Retrouver Geneviève lui a redonné le moral, de plus, aux côtés de... euh... Herimann Devaldance, seigneur et héritier du château de Valdance, l'émoi était à son comble.

Le soir même, Stéphane reprenait la route de Genève, avec l'intention d'y pousser activement le procès de Müller et de ses bandits. On ne va pas refaire ici ni le détail ni le résumé qui prendrait trop de place, mais on va juste rappeler l'énorme part qu'a prise Stéphane.

En fait, c'est lui qui a dirigé l'instruction. Il avait presque tous les éléments pour le faire, et c'est la Police et les prévenus qui lui ont donné les derniers éléments.

Tout cela a été rondement mené de bout en bout, et tous les intervenants en ont pris pour leur compte.

À Genève, on s'en félicitait, dans la presse aussi. La justice avait été secouée pendant quelque temps, et elle aussi a été rassurée de l'issue de cette affaire.

...

À Berne, Maximine Delaroche était soulagé d'un poids, lui qui avait été mandaté sur quelques bribes de l'affaire, à Genève. Ce n'était pas de gaité de coeur qu'il a fait ces nombreux trajets. Retrouver et perdre Stéphane Dafflon ne l'a pas bien motivé. Il restait une ombre.

Vincent Dupertuis n'avait pas aidé, mais il avait lu les journaux et moyennement suivi les échos. S'il a compris qu'il y avait du Stéphane là-dessous, il n'a sans doute pas compris que tout tournait autour de lui. S'il était un maître dans son genre, il avait aussi de nombreux talents.

Dans l'histoire, il y avait que l'Histoire de l'Europe n'était pas remise en cause, cela va de soi, mais tout s'est joué d'une façon pour arriver là où on en est.

Il se peut que, si l'histoire avait été autrement, l'issue en aurait aussi été autrement. L'argent reste le nerf de la guerre, celle de l'union comme celles des guerres passées. Si on en veut plus, il y en aura bien d'autres. On peut déjà citer celle des Balkans qui est terminée non sans douleur.

... FIN de l'affaire...

...

À Berne, on était soulagé...

V: Alors ?

M: Alors quoi ?

...

V: Il n'y avait là, rien de qui tu sais...

M: Si tu penses à qui je pense en ce moment, je dirais qu'en effet, mais j'ose imaginer et un soupçon de quelque chose me laisse à penser qu'il y a joué un rôle... petit ou grand, ça, on ne le saura jamais...

V: Je pourrais enquêter...

M: Eh !? Laisse-le donc là où il est, car tant qu'on ne parle pas de lui, je me porte mieux !

V: C'est vrai, tu es en pleine forme !

M: Et pourquoi ne le serais-je pas ?

V: On a tous des moments de faiblesse...

M: Oui...

...

M: Alors, pose ta tasse ailleurs, car chaque fois que je la vois ici, je pressens le pire...

V: Hum... si elle te dérange, je peux la mettre dans un tiroir...

...

M: Tu peux, mais je ne suis pas responsable en cas d'inondation...

V: Une inondation... mais comment, puisqu'elle est vide !

M: Elle est vide !?

V: Chaque fois qu'elle est là, sache qu'elle est vide !

M: Euh...

V: Tu es peut-être un maître dans ton travail, mais tu es mauvais observateur en tasses à café !

M: C'est ça... mais je suis sûr qu'au moins une fois, elle contenait du café...

V: Oui, une fois...

...

M: Bon... mon cher adjoint... as-tu d'autres soucis ?

V: Oui, mais pas dans mon emploi du temps, sauf peut-être entre 13 heures 45 et 15 heures 20... et aujourd'hui, seulement...

M: Ah... si j'ai quelque chose... je te redis...

V: Une petite chose, alors... genre un coup de téléphone... sinon, je ne finirai pas...

M: On verra ça...

...

La journée finie, Maximine rentrait chez lui à nouveau plus tôt que d'ordinaire. La famille va bien, les enfants vont bien, et à Berne, les parents n'ont toujours pas déménagé à la campagne.

Vincent a retrouvé sa blonde, et il est heureux de la revoir en fin de journée, et elle aussi, pensez donc.

...

De son côté, comme toujours après une affaire délicate, Raoul est de retour vers Carnélia. Dominic est toujours de faction quand il n'est pas sollicité par Stéphane ou un de ses nombreux alias.

Du repos est toujours bien mérité à la ferme. Même si ce lieu a été en quelque sorte le point de départ des aventures de Raoul et que cet épisode a été un peu noir, il aime cet endroit bien tranquille. Quand il revient, Carnélia ne le sait jamais avant s'il est en mission, mais après un long séjour à Genève, il a annoncé son retour...

D: Eh voilà, patron, nous sommes arrivés !

...

S: Ahhhhhhh... comme je suis content...

D: Je ne te recommande pas une balade...

S: Oh, non... je t'en remercie... je préfère de loin un bon lit... et je te laisse gérer les appels, mais je parie que personne ne se soucie de moi...

D: Même pas Delaroche ?

S: Non, il doit être heureux de plus avoir eu de mes nouvelles...

D: Bien... c'est quand tu veux... je pense que Carnélia doit t'attendre...

S: Oui, je la vois sur la terrasse... bien, à demain !

...

Stéphane a quitté la voiture comme s'il avait conduit lui-même et fait 500 kilomètres.

Il a retrouvé Carnélia...

C: Enfin, tu es là...

...

S: Oui, ma chérie... tu sais bien que Dominic conduit comme un escargot...

C: Allons donc...

S: Comment vas-tu ?

C: Très bien...

S: Et notre cher petit ?

...

C: Il joue avec un enfant du château...

S: Hum... Tonton Dominic est là si jamais... il s'occupe de tout et des bagages, moi, je vais me coucher un moment, je suis naze de chez naze...

C: Et moi ?

S: Tu peux m'accompagner, si tu veux...

C: À peine arrivé et tu me laisses...

S: Oui, mais c'est juste pour une bonne heure...

C: Bien... je viens te chercher plus tard...

S: Oui, c'est ça...

...

... à suivre dans le prochain épisode...

